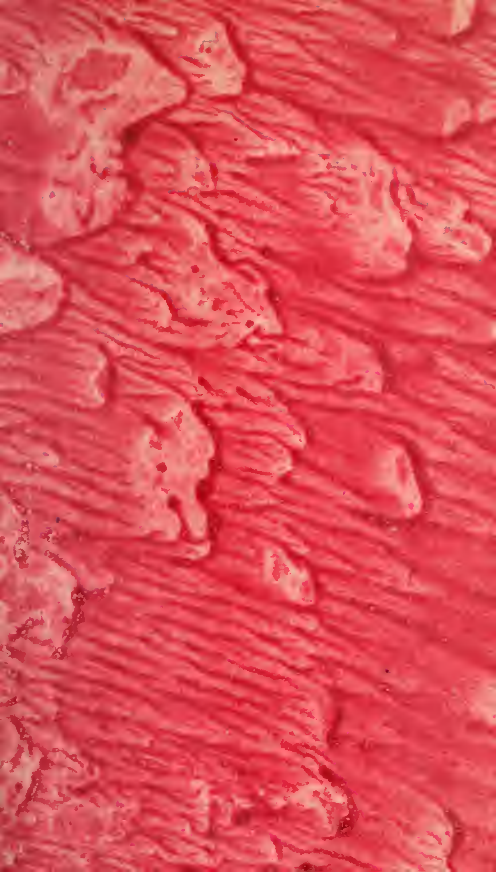

SCHOLA
PONTŒSIANA



LETTRES
D'UNE PÉRUVIENNE.

TOME SECOND.



Ils viennent vous rendre hommage en qualite de Souveraine.

L. J. Lefevre inv. 1798. J J Coiny Sculp

LETTRES D'UNE PÉRUVIENNE,

PAR

Mme DE GRAFIGNY.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE D'UNE SUITE QUI N'A POINT ENCORE ÉTÉ IMPRIMÉE.

TOME SECOND.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

AN V. 1797.

LETTRES
D'UNE PÉRUVIENNE.

LETTRE XXVIII.

Zilia témoigne à Aza l'étonnement où l'a jetée le spectacle de nos jardins, jets-d'eau, etc.

Je n'ai pu résister, mon cher Aza, aux instances de Céline ; il a fallu la suivre, et nous sommes depuis deux jours à sa maison de campagne, où son mariage fut célébré en arrivant.

Avec quelle violence et quels regrets ne me suis-je pas arrachée à ma solitude ! A peine ai-je eu le temps de jouir de la vue des ornements précieux qui me la rendoient si chere, que j'ai été forcée de les

abandonner : et pour combien de temps ? je l'ignore.

La joie et les plaisirs dont tout le monde paroît être enivré me rappellent avec plus de regret les jours paisibles que je passois à t'écrire, ou du moins à penser à toi : cependant je ne vis jamais d'objets si merveilleux et si propres à me distraire ; et, avec l'usage passable que j'ai à présent de la langue du pays, je pourrois tirer des éclaircissements aussi amusants qu'utiles sur tout ce qui se passe sous mes yeux, si le bruit et le tumulte laissoient à quelqu'un assez de sang froid pour répondre à mes questions : mais jusqu'ici je n'ai trouvé personne qui en eût la complaisance, et je ne suis guere moins embarrassée que je l'étois en arrivant en France.

La parure des hommes et des fem-

mes est si brillante, si chargée d'ornements inutiles ; les uns et les autres prononcent si rapidement ce qu'ils disent, que mon attention à les écouter m'empêche de les voir ; et celle que j'emploie à les regarder m'empêche de les entendre. Je reste dans une espece de stupidité, qui fourniroit sans doute beaucoup à leur plaisanterie, s'ils avoient le loisir de s'en appercevoir ; mais ils sont si occupés d'eux-mêmes, que mon étonnement leur échappe. Il n'est que trop fondé, mon cher Aza ; je vois ici des prodiges, dont les ressorts sont impénétrables à mon imagination.

Je ne te parlerai pas de la beauté de cette maison, presque aussi grande qu'une ville, ornée comme un temple, et remplie d'un grand nombre de bagatelles agréables, dont je vois

faire si peu d'usage, que je ne puis me défendre de penser que les François ont choisi le superflu pour l'objet de leur culte : on lui consacre les arts, qui sont ici tant au-dessus de la nature. Ils semblent ne vouloir que l'imiter, ils la surpassent; et la maniere dont ils font usage de ses productions paroit souvent supérieure à la sienne. Ils rassemblent dans les jardins, et presque dans un point de vue, les beautés qu'elle distribue avec économie sur la surface de la terre; et les éléments soumis semblent n'apporter d'obstacles à leurs entreprises que pour rendre leurs triomphes plus éclatants.

On voit la terre étonnée nourrir et élever dans son sein les plantes des climats les plus éloignés, sans besoin, sans nécessité apparente que celle d'obéir aux arts, et d'orner

l'idole du superflu. L'eau, si facile à diviser, qui semble n'avoir de consistance que par les vaisseaux qui la contiennent, et dont la direction naturelle est de suivre toutes sortes de pentes, se trouve forcée ici à s'élancer rapidement dans les airs, sans guide, sans soutien, par sa propre force, et sans autre utilité que le plaisir des yeux.

Le feu, mon cher Aza, le feu, ce terrible élément, je l'ai vu, renonçant à son pouvoir destructeur, dirigé docilement par une puissance supérieure, prendre toutes les formes qu'on lui prescrit; tantôt dessinant un vaste tableau de lumiere sur un ciel obscurci par l'absence du soleil; et tantôt nous montrant cet astre divin descendu sur la terre avec ses feux, son activité, sa lumiere éblouissante; enfin dans un éclat qui trompe les

yeux et le jugement. Quel art, mon cher Aza! Quels hommes! Quel génie! J'oublie tout ce que j'ai entendu, tout ce que j'ai vu de leur petitesse; je retombe, malgré moi, dans mon ancienne admiration.

LETTRE XXIX.

Zilia moralise sur la vanité, la frivolité, et la politesse des François.

Ce n'est pas sans un véritable regret, mon cher Aza, que je passe de l'admiration du génie des François au mépris de l'usage qu'ils en font. Je me plaisois de bonne foi à estimer cette nation charmante, mais je ne puis me refuser à l'évidence de ses défauts.

Le tumulte s'est enfin appaisé; j'ai pu faire des questions; on m'a répondu : il n'en faut pas davantage ici pour être instruit au-delà même de ce qu'on veut savoir. C'est avec une bonne foi et une légèreté hors de toute croyance que les François dé-

voilent les secrets de la perversité de leurs mœurs. Pour peu qu'on les interroge, il ne faut ni finesse ni pénétration pour démêler que leur goût effréné pour le superflu a corrompu leur raison, leur cœur et leur esprit; qu'il a établi des richesses chimériques sur les ruines du nécessaire, qu'il a substitué une politesse superficielle aux bonnes mœurs, et qu'il remplace le bon sens et la raison par le faux brillant de l'esprit.

La vanité dominante des François est celle de paroître opulents. Le génie, les arts, et peut-être les sciences, tout se rapporte au faste; tout concourt à la ruine des fortunes; et, comme si la fécondité de leur génie ne suffisoit pas pour en multiplier les objets, je sais d'eux-mêmes qu'au mépris des biens solides et agréables que la France produit en

abondance, ils tirent à grands frais, de toutes les parties du monde, les meubles fragiles et sans usage qui font l'ornement de leurs maisons, les parures éblouissantes dont ils sont couverts, jusqu'aux mets et aux liqueurs qui composent leurs repas.

Peut-être, mon cher Aza, ne trouverois-je rien de condamnable dans l'excès de ces superfluités, si les François avoient des trésors pour y satisfaire, ou qu'ils n'employassent à contenter leur goût que ce qui leur resteroit après avoir établi leurs maisons sur une aisance honnête.

Nos lois, les plus sages qui aient été données aux hommes, permettent de certaines décorations dans chaque état, qui caractérisent la naissance ou les richesses, et qu'à la rigueur on pourroit nommer du superflu ; aussi n'est-ce que celui qui

naît du déréglement de l'imagination, celui qu'on ne peut soutenir sans manquer à l'humanité et à la justice, qui me paroît un crime ; en un mot, c'est celui dont les François sont idolâtres, et auquel ils sacrifient leur repos et leur honneur.

Il n'y a parmi eux qu'une classe de citoyens en état de porter le culte de l'idole à son plus haut degré de splendeur sans manquer au devoir du nécessaire. Les grands ont voulu les imiter ; mais ils ne sont que les martyrs de cette religion. Quelle peine, quel embarras, quel travail, pour soutenir leur dépense au-delà de leurs revenus ! Il y a peu de seigneurs qui ne mettent en usage plus d'industrie, de finesse et de supercherie pour se distinguer par de frivoles somptuosités, que leurs ancêtres n'ont employé de prudence, de

valeur et de talents utiles à l'état pour illustrer leur propre nom. Et ne crois pas que je t'en impose, mon cher Aza : j'entends tous les jours avec indignation des jeunes gens se disputer entre eux la gloire d'avoir mis le plus de subtilité et d'adresse dans les manœuvres qu'ils emploient pour tirer les superfluités dont ils se parent des mains de ceux qui ne travaillent que pour ne pas manquer du nécessaire.

Quels mépris de tels hommes ne m'inspireroient-ils pas pour toute la nation, si je ne savois d'ailleurs que les François pechent plus communément faute d'avoir une idée juste des choses, que faute de droiture ! leur légèreté exclut presque toujours le raisonnement. Parmi eux rien n'est grave, rien n'a de poids ; peut-être aucun n'a jamais réfléchi sur les con-

séquences déshonorantes de sa conduite. Il faut paroître riche ; c'est une mode, une habitude ; on la suit. Un inconvénient se présente ; on le surmonte par une injustice ; on ne croit que triompher d'une difficulté. Mais l'illusion va plus loin.

Dans la plupart des maisons, l'indigence et le superflu ne sont séparés que par un appartement. L'un et l'autre partagent les occupations de la journée, mais d'une maniere bien différente. Le matin, dans l'intérieur du cabinet, la voix de la pauvreté se fait entendre par la bouche d'un homme payé pour trouver les moyens de les concilier avec la fausse opulence. Le chagrin et l'humeur président à ces entretiens, qui finissent ordinairement par le sacrifice du nécessaire, que l'on immole au superflu. Le reste du jour, après avoir pris

un autre habit, un autre appartement, et presque un autre être, ébloui de sa propre magnificence, on est gai, on se dit heureux; on va jusqu'à se croire riche.

J'ai cependant remarqué que quelques uns de ceux qui étalent leur faste avec le plus d'affectation n'osent pas toujours croire qu'ils en imposent. Alors ils se plaisantent eux-mêmes sur leur propre indigence; ils insultent gaiement à la mémoire de leurs ancêtres, dont la sage économie se contentoit de vêtements commodes, de parures et d'ameublements proportionnés à leurs revenus plus qu'à leur naissance. Leur famille, dit-on, et leurs domestiques jouissoient d'une abondance frugale et honnête. Ils dotoient leurs filles, et ils établissoient sur des fondements solides la fortune du successeur de

leur nom, et tenoient en réserve de quoi réparer l'infortune d'un ami, ou d'un malheureux.

Te le dirai-je, mon cher Aza? malgré l'aspect ridicule sous lequel on me présentoit les mœurs de ces temps reculés, elles me plaisoient tellement, j'y trouvois tant de rapport avec la naïveté des nôtres, que, me laissant entraîner à l'illusion, mon cœur tressailloit à chaque circonstance, comme si j'eusse dû à la fin du récit me trouver au milieu de nos chers citoyens. Mais, aux premiers applaudissements que j'ai donnés à ces coutumes si sages, les éclats de rire que je me suis attirés ont dissipé mon erreur; et je n'ai trouvé autour de moi que les François insensés de ce temps-ci, qui font gloire du déréglement de leur imagination.

La même dépravation qui a trans-

formé les biens solides des François en bagatelles inutiles n'a pas rendu moins superficiels les liens de leur société. Les plus sensés d'entre eux, qui gémissent de cette dépravation, m'ont assuré qu'autrefois, ainsi que parmi nous, l'honnêteté étoit dans l'ame, et l'humanité dans le cœur. Cela peut être : mais, à présent, ce qu'ils appellent politesse leur tient lieu de sentiment. Elle consiste dans une infinité de paroles sans signification, d'égards sans estime, et de soins sans affection.

Dans les grandes maisons, un domestique est chargé de remplir les devoirs de la société. Il fait chaque jour un chemin considérable pour aller dire à l'un que l'on est en peine de sa santé ; à l'autre, que l'on s'afflige de son chagrin, ou que l'on se réjouit de son plaisir. A son retour,

on n'écoute point les réponses qu'il rapporte. On est convenu réciproquement de s'en tenir à la forme, de n'y mettre aucun intérêt ; et ces attentions tiennent lieu d'amitié.

Les égards se rendent personnellement ; on les pousse jusqu'à la puérilité. J'aurois honte de t'en rapporter quelqu'un, s'il ne falloit tout savoir d'une nation si singuliere. On manqueroit d'égards pour ses supérieurs, et même pour ses égaux, si, après l'heure du repas que l'on vient de prendre familièrement avec eux, on satisfaisoit aux besoins d'une soif pressante sans avoir demandé autant d'excuses que de permissions. On ne doit pas non plus laisser toucher son habit à celui d'une personne considérable, et ce seroit lui manquer que de la regarder attentivement : mais ce

seroit bien pis si on manquoit à la voir. Il me faudroit plus d'intelligence et plus de mémoire que je n'en ai pour te rapporter toutes les frivolités que l'on donne et que l'on reçoit pour des marques de considération, qui veut presque dire de l'estime.

A l'égard de l'abondance des paroles, tu entendras un jour, mon cher Aza, que l'exagération, aussitôt désavouée que prononcée, est le fonds inépuisable de la conversation des François. Ils manquent rarement d'ajouter un compliment superflu à celui qui l'étoit déja, dans l'intention de persuader qu'ils n'en font point. C'est avec des flatteries outrées qu'ils protestent de la sincérité des louanges qu'ils prodiguent; et ils appuient leurs protestations d'amour et d'amitié de tant de termes

inutiles, que l'on n'y reconnoît point le sentiment.

Ô mon cher Aza! que mon peu d'empressement à parler, que la simplicité de mes expressions doivent leur paroître insipides! Je ne crois pas que mon esprit leur inspire plus d'estime. Pour mériter quelque réputation à cet égard, il faut avoir fait preuve d'une grande sagacité à saisir les différentes significations des mots, et à déplacer leur usage. Il faut exercer l'attention de ceux qui écoutent par la subtilité des pensées, souvent impénétrables, ou bien en dérober l'obscurité sous l'abondance des expressions frivoles. J'ai lu dans un de leurs meilleurs livres que « l'esprit « du beau monde consiste à dire « agréablement des riens, à ne se « pas permettre le moindre propos « sensé, si on ne le fait excuser par

« les graces du discours ; à voiler « enfin la raison, quand on est obligé « de la produire (1). »

Que pourrois-je te dire qui pût te prouver mieux que le bon sens et la raison, qui sont regardés comme le nécessaire de l'esprit, sont méprisés ici, comme tout ce qui est utile ? Enfin, mon cher Aza, sois assuré que le superflu domine si souverainement en France, que qui n'a qu'une fortune honnête est pauvre, qui n'a que des vertus est plat, et qui n'a que du bon sens est sot.

(1) *Considérations sur les Mœurs du Siecle*, par M. Duclos.

LETTRE XXX.

Zilia se plaint à Aza de ce que Deterville évite de se remontrer auprès d'elle. Motif de sa tristesse à ce sujet.

Le penchant des François les porte si naturellement aux extrêmes, mon cher Aza, que Déterville, quoique exempt de la plus grande partie des défauts de sa nation, participe néanmoins à celui-là. Non content de tenir la promesse qu'il m'a faite de ne me plus parler de ses sentiments, il évite avec une attention marquée de se remontrer auprès de moi. Obligés de nous voir sans cesse, je n'ai pas encore trouvé l'occasion de lui parler.

Quoique la compagnie soit toujours fort nombreuse et fort gaie, la tristesse regne sur son visage. Il est aisé de deviner que ce n'est pas sans violence qu'il subit la loi qu'il s'est imposée. Je devrois peut-être lui en tenir compte ; mais j'ai tant de questions à lui faire sur les intérêts de mon cœur, que je ne puis lui pardonner son affectation à me fuir.

Je voudrois l'interroger sur la lettre qu'il a écrite en Espagne, et savoir si elle peut être arrivée à présent ; je voudrois avoir une idée juste du temps de ton départ, de celui que tu emploieras à faire ton voyage, afin de fixer celui de mon bonheur. Une espérance fondée est un bien réel ; mais, mon cher Aza, elle est bien plus chere quand on en voit le terme.

Aucun des plaisirs qui occupent la

compagnie ne m'affecte ; ils sont trop bruyants pour mon ame. Je ne jouis plus de l'entretien de Céline ; tout occupée de son nouvel époux, à peine puis-je trouver quelques moments pour lui rendre des devoirs d'amitié. Le reste de la compagnie ne m'est agréable qu'autant que je puis en tirer des lumieres sur les différents objets de ma curiosité ; et je n'en trouve pas toujours l'occasion. Ainsi, souvent seule au milieu du monde, je n'ai d'amusements que mes pensées. Elles sont toutes à toi, cher-ami de mon cœur ! tu seras à jamais le seul confident de mon ame, de mes plaisirs et de mes peines.

LETTRE XXXI.

Rencontre imprévue de Zilia et de Déterville. Leur entretien. Alarmes et soupçons de Zilia sur la fidélité d'Aza, dont elle a appris le changement de religion.

J'AVOIS grand tort, mon cher Aza, de desirer si vivement un entretien avec Déterville. Hélas! il ne m'a que trop parlé : quoique je désavoue le trouble qu'il a excité dans mon ame, il n'est point encore effacé.

Je ne sais quelle sorte d'impatience se joignit hier à l'ennui que j'éprouve souvent. Le monde et le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire : jusqu'à la tendre satisfaction de Céline et de son époux, tout ce

que je voyois m'inspiroit une indignation approchante du mépris. Honteuse de trouver des sentiments si injustes dans mon cœur, j'allai cacher l'embarras qu'ils me causoient dans l'endroit le plus reculé du jardin.

A peine m'étois-je assise au pied d'un arbre, que des larmes involontaires coulerent de mes yeux. Le visage caché dans mes mains, j'étois dans une rêverie si profonde, que Déterville étoit à genoux à côté de moi avant que je l'eusse apperçu.

Ne vous offensez pas, Zilia, me dit-il; c'est le hasard qui m'a conduit à vos pieds, je ne vous cherchois pas. Importuné du tumulte, je venois jouir en paix de ma douleur. Je vous ai apperçue, j'ai combattu avec moi-même pour m'éloigner de vous: mais je suis trop malheureux

pour l'être sans relâche ; par pitié pour moi je me suis approché, j'ai vu couler vos larmes, je n'ai plus été le maître de mon cœur : cependant, si vous m'ordonnez de vous fuir, je vous obéirai. Le pourrez-vous, Zilia ? Vous suis-je odieux ? Non, lui dis-je ; au contraire, asseyez-vous. Je suis bien aise de trouver une occasion de m'expliquer. Depuis vos derniers bienfaits...... N'en parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je en l'interrompant à mon tour ; pour être tout-à-fait généreux il faut se prêter à la reconnoissance. Je ne vous ai point parlé depuis que vous m'avez rendu les précieux ornements du temple où j'ai été élevée : peut-être en vous écrivant ai-je mal exprimé les sentiments qu'un tel excès de bonté m'inspiroit ; je veux.... Hélas ! inter-

rompit-il encore, que la reconnoissance est peu flatteuse pour un cœur malheureux ! compagne de l'indifférence, elle ne s'allie que trop souvent avec la haine.

Qu'osez-vous penser ! m'écriai-je : ah ! Déterville, combien j'aurois de reproches à vous faire si vous n'étiez pas tant à plaindre ! Bien loin de vous haïr, dès le premier moment où je vous ai vu j'ai senti moins de répugnance à dépendre de vous que des Espagnols : votre douceur et votre bonté me firent desirer dès-lors de gagner votre amitié. A mesure que j'ai démêlé votre caractere, je me suis confirmée dans l'idée que vous méritiez toute la mienne; et, sans parler des extrêmes obligations que je vous ai, puisque ma reconnoissance vous blesse, comment aurois-je pu me défendre des sentiments qui vous sont dus ?

Je n'ai trouvé que vos vertus dignes de la simplicité des nôtres. Un fils du Soleil s'honoreroit de vos sentiments ; votre raison est presque celle de la nature : combien de motifs pour vous chérir ! Jusqu'à la noblesse de votre figure, tout me plait en vous : l'amitié a des yeux aussi bien que l'amour. Autrefois, après un moment d'absence, je ne vous voyois pas revenir sans qu'une sorte de sérénité ne se répandît dans mon cœur : pourquoi avez-vous changé ces innocents plaisirs en peines et en contraintes?

Votre raison ne paroît plus qu'avec effort : j'en crains sans cesse les écarts. Les sentiments dont vous m'entretenez gênent l'expression des miens ; ils me privent du plaisir de vous peindre sans détour les charmes que je goûterois dans votre amitié, si vous n'en troubliez la douceur.

Vous m'ôtez jusqu'à la volupté délicate de regarder mon bienfaiteur : vos yeux embarrassent les miens ; je n'y remarque plus cette agréable tranquillité qui passoit quelquefois jusqu'à mon ame ; je n'y trouve qu'une morne douleur qui me reproche sans cesse d'en être la cause. Ah ! Déterville, que vous êtes injuste si vous croyez souffrir seul !

Ma chere Zilia, s'écria-t-il en me baisant la main avec ardeur, que vos bontés et votre franchise redoublent mes regrets ! Quel trésor que la possession d'un cœur tel que le vôtre ! mais avec quel désespoir vous m'en faites sentir la perte ! Puissante Zilia, continua-t-il, quel pouvoir est le vôtre ! N'étoit-ce point assez de me faire passer de la profonde indifférence à l'amour excessif, de l'indolence à la fureur ? faut-il encore vaincre des

sentiments que vous avez fait naître ? le pourrai-je ? Oui, lui dis-je ; cet effort est digne de vous, de votre cœur : cette action juste vous éleve au-dessus des mortels. Mais pourrai-je y survivre ? reprit-il douloureusement. N'espérez pas au moins que je serve de victime au triomphe de votre amant ; j'irai, loin de vous, adorer votre idée ; elle sera la nourriture amere de mon cœur ; je vous aimerai, et je ne vous verrai plus ! Ah ! du moins, n'oubliez pas . . . .

Les sanglots étoufferent sa voix : il se hâta de cacher les larmes qui couvroient son visage ; j'en répandois moi-même. Aussi touchée de sa générosité que de sa douleur, je pris une de ses mains, que je serrai dans les miennes : Non, lui dis-je, vous ne partirez point. Laissez-moi mon ami ; contentez-vous des sentiments

que j'aurai toute ma vie pour vous. Je vous aime presque autant que j'aime Aza ; mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia ! s'écria-t-il avec transport, accompagnerez-vous toujours vos bontés des coups les plus sensibles ? Un mortel poison détruira-t-il sans cesse le charme que vous répandez sur vos paroles ? Que je suis insensé de me livrer à leur douceur ! Dans quel honteux abaissement je me plonge ! C'en est fait, je me rends à moi-même, ajouta-t-il d'un ton ferme : adieu ; vous verrez bientôt Aza. Puisse-t-il ne pas vous faire éprouver les tourments qui me dévorent ! puisse-t il être tel que vous le desirez, et digne de votre cœur !

Quelles alarmes, mon cher Aza, l'air dont il prononça ces dernieres

paroles ne jeta-t-il pas dans mon ame! Je ne pus me défendre des soupçons qui se présenterent en foule à mon esprit. Je ne doutai pas que Déterville ne fût mieux instruit qu'il ne vouloit le paroître; qu'il ne m'eût caché quelques lettres qu'il pouvoit avoir reçues d'Espagne; enfin, oserai-je le prononcer! que tu ne fusses infidele.

Je lui demandai la vérité avec les dernieres instances: tout ce que je pus tirer de lui ne fut que des conjectures vagues, aussi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes. Cependant les réflexions qu'il fit sur l'inconstance des hommes, sur les dangers de l'absence, et sur la légèreté avec laquelle tu avois changé de religion, jeterent quelque trouble dans mon ame.

Pour la premiere fois ma ten-

dresse me devint un sentiment pénible ; pour la premiere fois je craignis de perdre ton cœur. Aza ! s'il étoit vrai, si tu ne m'aimois plus !... Ah ! que jamais un tel soupçon ne souille la pureté de mon cœur ! Non ; je serois seule coupable si je m'arrêtois un moment à cette pensée, indigne de ma candeur, de ta vertu, de ta constance. Non, c'est le désespoir qui a suggéré à Déterville ces affreuses idées. Son trouble et son égarement ne devoient-ils pas me rassurer ? L'intérêt qui le faisoit parler ne devoit-il pas m'être suspect ? Il me le fut, mon cher Aza : mon chagrin se tourna tout entier contre lui : je le traitai durement ; il me quitta désespéré. Aza ! je t'aime si tendrement ! Non, jamais tu ne pourras m'oublier.

LETTRE XXXII.

Impatience de Zilia sur l'arrivée d'Aza. Elle demeure avec Céline et son mari, qui la répandent dans le grand monde. Ses réflexions sur le caractere des François.

Que ton voyage est long, mon cher Aza! que je desire ardemment ton arrivée! Le terme m'en paroît plus vague que je ne l'avois encore envisagé; et je me garde bien de faire là-dessus aucuné question à Déterville. Je ne puis lui pardonner la mauvaise opinion qu'il a de ton cœur. Celle que je prends du sien diminue de beaucoup la pitié que j'avois de ses peines, et le regret d'être en quelque façon séparée de lui.

Nous sommes à Paris depuis quinze jours : je demeure avec Céline dans la maison de son mari, assez éloignée de celle de son frere pour n'être point obligée à le voir à toute heure. Il vient souvent y manger; mais nous y menons une vie si agitée, Céline et moi, qu'il n'a pas le loisir de me parler en particulier.

Depuis notre retour, nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajustement, et le reste à ce qu'on appelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paroitroient aussi infructueuses qu'elles sont fatigantes, si la derniere ne me procuroit les moyens de m'instruire encore plus particulièrement des mœurs du pays. A mon arivée en France, n'ayant aucune connoissance de la langue, je ne jugeois que

sur les apparences. Lorsque je commençai à en faire usage, j'étois dans la maison religieuse ; tu sais que j'y trouvois peu de secours pour mon instruction ; je n'ai vu à la campagne qu'une espece de société particuliere : c'est à présent que, répandue dans ce qu'on appelle le grand monde, je vois la nation entiere, et que je puis l'examiner sans obstacle.

Les devoirs que nous rendons consistent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maisons qu'il est possible pour y rendre et y recevoir un tribut de louanges réciproques sur la beauté du visage et de la taille, sur l'excellence du goût et du choix des parures, et jamais sur les qualités de l'ame.

Je n'ai pas été long-temps sans m'appercevoir de la raison qui fait prendre tant de peines pour acquérir

cet hommage frivole ; c'est qu'il faut nécessairement le recevoir en personne ; encore n'est-il que bien momentané ; dès que l'on disparoît, il prend une autre forme ; les agréments que l'on trouvoit à celle qui sort ne servent plus que de comparaison méprisante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La censure est le goût dominant des François, comme l'inconséquence est le caractere de la nation. Leurs livres sont la critique générale des mœurs, et leur conversation celle de chaque particulier, pourvu néanmoins qu'ils soient absents ; alors on dit librement tout le mal que l'on ne pense pas. Les plus gens de bien suivent la coutume : on les distingue seulement à une certaine formule d'apologie de leur franchise et de leur amour pour la vérité, au moyen de

laquelle ils révelent sans scrupule les défauts, les ridicules, et jusqu'aux vices de leurs amis.

Si la sincérité dont les François font usage les uns contre les autres n'a point d'exception, de même leur confiance réciproque est sans bornes. Il ne faut ni éloquence pour se faire écouter, ni probité pour se faire croire. Tout est dit, tout est reçu avec la même légèreté.

Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en général les François soient nés méchants; je serois plus injuste qu'eux si je te laissois dans l'erreur.

Naturellement sensibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vu qui écoutât sans attendrissement le récit que l'on m'oblige souvent de faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos sentiments, et de la

simplicité de nos mœurs : s'ils vivoient parmi nous, ils deviendroient vertueux : l'exemple et la coutume sont les tyrans de leur conduite.

Tel qui pense bien d'un absent en médit pour n'être point méprisé de ceux qui l'écoutent; tel autre seroit bon, humain, sans orgueil, s'il ne craignoit d'être ridicule ; et tel est ridicule par état, qui seroit un modele de perfection s'il osoit hautement avoir du mérite.

Enfin, mon cher Aza, chez la plupart d'entre eux les vices sont artificiels comme les vertus, et la frivolité de leur caractere ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'ils sont. Tels, à-peu-près, que certains jouets de leur enfauce, imitation informe des êtres pensants, ils ont du poids aux yeux, de la légèreté au tact, la surface colorée, un intérieur

informe, un prix apparent, aucune valeur réelle. Aussi ne sont-ils guere estimés par les autres nations que comme les jolies bagatelles le sont dans la société. Le bon sens sourit à leurs gentillesses, et les remet froidement à leur place.

Heureuse la nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour principe, et la vertu pour mobile!

LETTRE XXXIII.

Suite des réflexions de Zilia sur le caractere des François, sur-tout à l'égard des femmes.

Il n'est pas surprenant, mon cher Aza, que l'inconséquence soit une suite du caractere léger des François; mais je ne puis assez m'étonner de ce qu'avec autant et plus de lumieres qu'aucune autre nation ils semblent ne pas appercevoir les contradictions choquantes que les étrangers remarquent en eux dès la premiere vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus déshonorante pour leur esprit que leur façon de penser sur les femmes. Ils les res-

pectent, mon cher Aza, et en même temps ils les méprisent avec un égal excès.

La premiere loi de leur politesse, ou, si tu veux de leur vertu, car jusqu'ici je ne leur en ai guere découvert d'autres, regarde les femmes. L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition ; il se couvriroit de honte, et de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faisoit quelque insulte personnelle ; et cependant l'homme le moins considérable, le moins estimé, peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir sa réputation par des calomnies, sans craindre ni blâme ni punition.

Si je n'étois assurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même, oserois-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à

peine concevoir? Docile aux notions de la nature, notre génie ne va pas au-delà. Nous avons trouvé que la ſorce et le courage dans un sexe indiquoit qu'il devoit être le soutien et le défenseur de l'autre; nos lois y sont conformes (1). Ici, loin de compatir à la foiblesse des femmes, celles du peuple, accablées de travail, n'en sont soulagées ni par les lois ni par leurs maris : celles d'un rang plus élevé, jouet de la séduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont, pour se dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un respect purement imaginaire, toujours suivi de la plus mordante satyre.

Je m'étois bien apperçue, en entrant dans le monde, que la censure

(1) Les lois dispensoient les femmes de tout travail pénible.

habituelle de la nation tomboit principalement sur les femmes, et que les hommes, entre eux, ne se méprisoient qu'avec ménagement. J'en cherchois la cause dans leurs bonnes qualités, lorsqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maisons où nous sommes entrées depuis deux jours, on a raconté la mort d'un jeune homme tué par un de ses amis, et l'on approuvoit cette action barbare, par la seule raison que le mort avoit parlé au désavantage du vivant. Cette extravagance me parut d'un caractere assez sérieux pour être approfondie : je m'informai; et j'appris, mon cher Aza, qu'un homme est obligé d'exposer sa vie pour la ravir à un autre s'il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui, ou à se bannir de la société s'il refuse de

prendre une vengeance si cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux sur ce que je cherchois. Il est clair que les hommes, naturellement lâches, sans honte et sans remords, ne craignent que les punitions corporelles; et que, si les femmes étoient autorisées à punir les outrages qu'on leur fait de la même maniere dont ils sont obligés de se venger de la plus légere insulte, tel que l'on voit reçu et accueilli dans la société ne le seroit plus, ou, retiré dans un désert, il y cacheroit sa honte et sa mauvaise foi. L'impudence et l'effronterie dominent entièrement les jeunes hommes, sur-tout quand ils ne risquent rien. Le motif de leur conduite avec les femmes n'a pas besoin d'autre éclaircissement. Mais je ne vois pas encore le fondement du mépris inté

térieur que je remarque pour elles presque dans tous les esprits : je ferai mes efforts pour le découvrir ; mon propre intérêt m'y engage. Ô mon cher Aza ! quelle seroit ma douleur si, à ton arrivée, on te parloit de moi comme j'entends parler des autres !

LETTRE XXXIV.

Zilia continue ses réflexions sur les mœurs de la nation françoise.

Il m'a fallu beaucoup de temps, mon cher Aza, pour approfondir la cause du mépris que l'on a presque généralement ici pour les femmes. Enfin je crois l'avoir découverte dans le peu de rapport qu'il y a entre ce qu'elles sont et ce qu'on s'imagine qu'elles devroient être. On voudroit, comme ailleurs, qu'elles eussent du mérite et de la vertu : mais il faudroit que la nature les fît ainsi; car l'éducation qu'on leur donne est si opposée à la fin qu'on se propose, qu'elle me paroît être le chef-d'œuvre de l'inconséquence françoise.

On sait au Pérou, mon cher Aza, que, pour préparer les humains à la pratique des vertus, il faut leur inspirer dès l'enfance un courage et une certaine fermeté d'ame qui leur forment un caractere décidé : on l'ignore en France. Dans le premier âge, les enfants ne paroissent destinés qu'au divertissement des parents et de ceux qui les gouvernent. Il semble que l'on veuille tirer un honteux avantage de leur incapacité à découvrir la vérité : on les trompe sur ce qu'ils ne voient pas, on leur donne des idées fausses de ce qui se présente à leurs sens, et l'on rit inhumainement de leurs erreurs : on augmente leur sensibilité et leur foiblesse naturelle par une puérile compassion pour les petits accidents qui leur arrivent ; on oublie qu'ils doivent être des hommes.

Je ne sais quelles sont les suites de l'éducation qu'un pere donne à son fils : je ne m'en suis pas informée. Mais je sais que, du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des instructions, on les enferme dans un maison religieuse pour leur apprendre à vivre dans le monde ; que l'on confie le soin d'éclairer leur esprit à des personnes à qui on feroit peut-être un crime d'en avoir, et qui sont incapables de leur former le cœur, qu'elles ne connoissent pas.

Les principes de la religion, si propres à servir de germe à toutes les vertus, ne sont appris que superficiellement, et par mémoire. Les devoirs à l'égard de la Divinité ne sont pas inspirés avec plus de méthode : ils consistent dans de petites cérémonies d'un culte extérieur, exi-

gées avec tant de sévérité, pratiquées avec tant d'ennui, que c'est le premier joug dont on se défait en entrant dans le monde; et si l'on en conserve encore quelques usages, à la maniere dont on s'en acquitte on croiroit volontiers que ce n'est qu'une espece de politesse que l'on rend par habitude à la Divinité.

D'ailleurs, rien ne remplace les premiers fondements d'une éducation mal dirigée. On ne connoît presque point en France le respect pour soi-même, dont on prend tant de soin de remplir le cœur de nos vierges. Ce sentiment généreux qui nous rend le juge le plus sévere de nos actions et de nos pensées, qui devient un principe sûr quand il est bien senti, n'est ici d'aucune ressource pour les femmes. Au peu de soin que l'on prend de leur ame, on seroit tenté

de croire que les François sont dans l'erreur de certains peuples barbares qui leur en refusent une.

Régler les mouvements du corps, arranger ceux du visage, composer l'extérieur, sont les points essentiels de l'éducation. C'est sur les attitudes plus ou moins gênantes de leurs filles que les parents se glorifient de les avoir bien élevées. Ils leur recommandent de se pénétrer de confusion pour une faute commise contre la bonne grace : ils ne leur disent pas que la contenance honnête n'est qu'une hypocrisie, si elle n'est l'effet de l'honnêteté de l'ame. On excite sans cesse en elles ce méprisable amour-propre qui n'a d'effet que sur les agréments extérieurs ; on ne leur fait pas connoître celui qui forme le mérite, et qui n'est satisfait que par l'estime. On borne la seule idée qu'on

leur donne de l'honneur à n'avoir point d'amants, en leur présentant sans cesse la certitude de plaire pour récompense de la gêne et de la contrainte qu'on leur impose ; et le temps le plus précieux pour former l'esprit est employé à acquérir des talents imparfaits, dont on fait peu d'usage dans la jeunesse, et qui deviennent des ridicules dans un âge plus avancé.

Mais ce n'est pas tout, mon cher Aza ; l'inconséquence des François n'a point de bornes. Avec de tels principes, ils attendent de leurs femmes la pratique des vertus qu'ils ne leur font pas connoître : ils ne leur donnent pas même une idée juste des termes qui les désignent. Je tire tous les jours plus d'éclaircissement qu'il ne m'en faut là-dessus dans les entretiens que j'ai avec de jeunes per-

sonnes, dont l'ignorance ne me cause pas moins d'étonnement que tout ce que j'ai vu jusqu'ici.

Si je leur parle de sentiments, elles se défendent d'en avoir, parce-qu'elles ne connoissent que celui de l'amour. Elles n'entendent par le mot de bonté que la compassion naturelle que l'on éprouve à la vue d'un être souffrant; et j'ai même remarqué qu'elles en sont plus affectées pour des animaux que pour des humains : mais cette bonté tendre, réfléchie, qui fait faire le bien avec noblesse et discernement, qui porte à l'indulgence et à l'humanité, leur est totalement inconnue. Elles croient avoir rempli toute l'étendue des devoirs de la discrétion en ne révélant qu'à quelques amies les secrets frivoles qu'elles ont supris ou qu'on leur a confiés; mais elles n'ont au-

cune idée de cette discrétion circonspecte, délicate et nécessaire pour ne point être à charge, pour ne blesser personne, et pour maintenir la paix dans la société.

Si j'essaie de leur expliquer ce que j'entends par la modération, sans laquelle les vertus sont presque des vices ; si je parle de l'honnêteté des mœurs, et de l'équité à l'égard des inférieurs, si peu pratiquée en France, et de la fermeté à mépriser et à fuir les vicieux de qualité, je remarque à leur embarras qu'elles me soupçonnent de parler la langue péruvienne, et que la politesse les engage à feindre de m'entendre.

Elles ne sont pas mieux instruites sur la connoissance du monde, des hommes, et de la société. Elles ignorent jusqu'à l'usage de leur langue naturelle : il est rare qu'elles la par-

lent correctement; et je ne vois pas sans une extrême suprise que je suis à présent plus savante qu'elles à cet égard.

C'est dans cette ignorance que l'on marie les filles à peine sorties de l'enfance. Dès-lors il semble, au peu d'intérêt que les parents prennent à leur conduite, qu'elles ne leur appartiennent plus. Il seroit encore temps de réparer les défauts de la premiere éducation; on n'en prend pas la peine.

Une jeune femme, libre dans son appartement, y reçoit sans contrainte les compagnies qui lui plaisent. Ses occupations sont ordinairement puériles, toujours inutiles, et peut-être au-dessous de l'oisiveté. On entretient son esprit tout au moins de frivolités malignes ou insipides, plus propres à la rendre méprisable que

la stupidité même. Sans confiance en elle, son mari ne cherche point à la former au soin de ses affaires, de sa famille et de sa maison ; elle ne participe au tout de ce petit univers que par la représentation. C'est une figure d'ornement pour amuser les curieux. Aussi, pour peu que l'humeur impérieuse se joigne au goût de la dissipation, elle donne dans tous les travers, passe rapidement de l'indépendance à la licence ; et bientôt elle arrache le mépris et l'indignation des hommes, malgré leur penchant et leur intérêt à tolérer les vices de la jeunesse en faveur de ses agréments.

Quoique je te dise la vérité avec toute la sincérité de mon cœur, mon cher Aza, garde-toi bien de croire qu'il n'y ait point ici de femmes de mérite. Il en est d'assez heureuse-

ment nées pour se donner à elles-mêmes ce que l'éducation leur refuse. L'attachement à leurs devoirs, la décence de leurs mœurs, et les agréments honnêtes de leur esprit, attirent sur elles l'estime de tout le monde. Mais le nombre de celles-là est si borné en comparaison de la multitude, qu'elles sont connues et révérées par leur propre nom. Ne crois pas non plus que le dérangement de la conduite des autres vienne de leur mauvais naturel. En général il me semble que les femmes naissent ici, bien plus communément que chez nous, avec toutes les dispositions nécessaires pour égaler les hommes en mérite et en vertus; mais, comme s'ils en convenoient au fond de leur cœur, et que leur orgueil ne pût supporter cette égalité, ils contribuent en toute maniere à les rendre

méprisables, soit en manquant de considération pour les leurs, soit en séduisant celles des autres.

Quand tu sauras qu'ici l'autorité est entièrement du côté des hommes, tu ne douteras pas, mon cher Aza, qu'ils ne soient responsables de tous les désordres de la société. Ceux qui, par une lâche indifférence, laissent suivre à leurs femmes le goût qui les perd, sans être les plus coupables ne sont pas les moins dignes d'être méprisés : mais on ne fait pas assez d'attention à ceux qui, par une conduite vicieuse et indécente, entraînent leurs femmes dans le déréglement, ou par dépit, ou par vengeance.

Et en effet, mon cher Aza, comment ne seroient-elles pas révoltées contre l'injustice des lois qui tolerent l'impunité des hommes, poussée au

même excès que leur autorité? Un mari, sans craindre aucune punition, peut avoir pour sa femme les manieres les plus rebutantes; il peut dissiper en prodigalités aussi criminelles qu'excessives, non seulement son bien, celui de ses enfants, mais même celui de la victime qu'il fait gémir presque dans l'indigence, par une avarice pour les dépenses honnêtes qui s'allie très communément ici avec la prodigalité. Il est autorisé à punir rigoureusement l'apparence d'une légere infidélité, en se livrant sans honte à toutes celles que le libertinage lui suggere. Enfin, mon cher Aza, il semble qu'en France les liens du mariage ne soient réciproques qu'au moment de la célébration, et que dans la suite les femmes seules y doivent être assujetties.

Je pense et je sens que ce seroit

les honorer beaucoup que de les croire capables de conserver de l'amour pour leur mari malgré l'indifférence et les dégoûts dont la plupart sont accablées. Mais qui peut résister au mépris !

Le premier sentiment que la nature a mis en nous est le plaisir d'être ; et nous le sentons plus vivement et par degrés a mesure que nous nous appercevons du cas que l'on fait de nous.

Le bonheur machinal du premier âge est d'être aimé de ses parents, et accueilli des étrangers. Celui du reste de la vie est de sentir l'importance de notre être à proportion qu'i devient nécessaire au bonheur d'un autre. C'est toi, mon cher Aza, c'est ton amour extrême, c'est la franchise de nos cœurs, la sincérité de nos sentiments, qui m'ont dévoilé

les secrets de la nature et ceux de l'amour. L'amitié, ce sage et doux lien, devroit peut-être remplir tous nos vœux ; mais elle partage sans crime et sans scrupule son affection entre plusieurs objets. L'amour, qui donne et qui exige une préférence exclusive, nous présente une idée si haute, si satisfaisante de notre être, qu'elle seule peut contenter l'avide ambition de primauté qui naît avec nous, qui se manifeste dans tous les âges, dans tous les états ; et le goût naturel pour la propriété acheve de déterminer notre penchant à l'amour.

Si la possession d'un meuble, d'un bijou, d'une terre, est un des sentiments les plus agréables que nous éprouvions, quel doit être celui qui nous assure la possession d'un cœur, d'une ame, d'un être libre, indé-

pendant, et qui se donne volontairement en échange du plaisir de posséder en nous les mêmes avantages !

S'il est donc vrai, mon cher Aza, que le desir dominant de nos cœurs soit celui d'être honorées en général, et chéries de quelqu'un en particulier, conçois-tu par quelle inconséquence les François peuvent espérer qu'une jeune femme, accablée de l'indifférence offensante de son mari, ne cherche pas à se soustraire à l'espece d'anéantissement qu'on lui présente sous toutes sortes de formes? Imagines-tu qu'on puisse lui proposer de ne tenir à rien dans l'âge où les prétentions vont toujours au-delà du mérite? Pourrois-tu comprendre sur quel fondement on exige d'elle la pratique des vertus dont les hommes se dispensent, en leur refusant les lumieres et les principes nécessaires

pour les pratiquer? Mais ce qui se conçoit encore moins, c'est que les parents et les maris se plaignent réciproquement du mépris que l'on a pour leurs femmes et leurs filles, et qu'ils en perpétuent la cause de race en race avec l'ignorance, l'incapacité, et la mauvaise éducation.

Ô mon cher Aza! que les vices brillants d'une nation d'ailleurs séduisante ne nous dégoûtent point de la naïve simplicité de nos mœurs. N'oublions jamais, toi, l'obligation où tu es d'être mon exemple, mon guide, mon soutien dans le chemin de la vertu; et moi, celle où je suis de conserver ton estime et ton amour, en imitant mon modele.

LETTRE XXXV.

Déterville, avec une partie des richesses de Zilia, lui fait l'acquisition d'une terre, où, sans l'avoir prévenue, il lui donne une fête agréable.

Nos visites et nos fatigues, mon cher Aza, ne pouvoient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse j'ai passée hier! Combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville et à sa sœur me sont agréables! mais combien elles me seront plus cheres quand je pourrai les partager avec toi!

Après deux jours de repos, nous partîmes hier matin de Paris, Céline, son frere, son mari, et moi,

pour aller, disoit elle, rendre une visite à la meilleure de ses amies. Le voyage ne fut pas long. Nous arrivâmes de très bonne heure à une maison de campagne dont la situation et les approches me parurent admirables : mais ce qui m'étonna en y entrant fut d'en trouver toutes les portes ouvertes, et de n'y rencontrer personne.

Cette maison, trop belle pour être abandonnée, trop petite pour cacher le monde qui auroit dû l'habiter, me paroissoit un enchantement. Cette pensée me divertit : je demandai à Céline si nous étions chez une de ces fées dont elle m'avoit fait lire les histoires, où la maîtresse du logis étoit invisible ainsi que les domestiques.

Vous la verrez, me répondit-elle ; mais comme des affaires importantes l'appellent ailleurs pour toute la jour-

née, elle m'a chargée de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant son absence. Mais, avant toutes choses, ajouta-t-elle, il faut que vous signiez le consentement que vous donnez, sans doute, à cette proposition. Ah! volontiers, lui dis-je en me prêtant à la plaisanterie.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que je vis entrer un homme vêtu de noir, qui tenoit une écritoire, et du papier déja écrit : il me le présenta, et j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'intant même parut un autre homme d'assez bonne mine, qui nous invita, selon la coutume, de passer avec lui dans l'endroit où l'on mange. Nous y trouvâmes une table servie avec autant de propreté que de magnificence. A peine étions-nous assis, qu'une musique charmante se fit en-

tendre dans la chambre voisine ; rien ne manquoit de tout ce qui peut rendre un repas agréable. Déterville même sembloit avoir oublié son chagrin pour nous exciter à la joie : il me parloit en mille manieres de ses sentiments pour moi, mais toujours d'un ton flatteur, sans plainte ni reproche.

Le jour étoit serein ; d'un commun accord nous résolûmes de nous promener en sortant de table. Nous trouvâmes les jardins beaucoup plus étendus que la maison ne sembloit le promettre. L'art et la symmétrie ne s'y faisoient admirer que pour rendre plus touchants les charmes de la plus simple nature.

Nous bornâmes notre course dans un bois qui termine ce beau jardin. Assis tous quatre sur un gazon délicieux, nous vîmes venir à nous, d'un

côté, une troupe de paysans, vêtus proprement à leur maniere, précédés de quelques instruments de musique; et de l'autre, une troupe de jeunes filles, vêtues de blanc, la tête ornée de fleurs champêtres, qui chantoient d'une façon rustique, mais mélodieuse, des chansons où j'entendis avec surprise que mon nom étoit souvent répété.

Mon étonnement fut bien plus fort, lorsque, les deux troupes nous ayant joints, je vis l'homme le plus apparent quitter la sienne, mettre un genou en terre, et me présenter dans un grand bassin plusieurs clefs, avec un compliment que mon trouble m'empêcha de bien entendre : je compris seulement qu'étant le chef des villageois de la contrée, il venoit me rendre hommage en qualité de leur souveraine, et me présenter des

clefs dont j'étois aussi la maîtresse.

Dès qu'il eut fini sa harangue, il se leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me présenter une gerbe de fleurs, ornée de rubans, qu'elle accompagna aussi d'un petit discours à ma louange, dont elle s'acquitta de bonne grace.

J'étois trop confuse, mon cher Aza, pour répondre à des éloges que je méritois si peu. D'ailleurs tout ce qui se passoit avoit un ton si approchant de celui de la vérité, que dans bien des moments je ne pouvois me défendre de croire ce que néanmoins je trouvois incroyable. Cette pensée en produisit une infinité d'autres : mon esprit étoit tellement occupé, qu'il me fut impossible de proférer une parole. Si ma confusion étoit divertissante pour la compagnie, elle étoit si embarrassante pour moi, que

Déterville en fut touché ; il fit un signe à sa sœur : elle se leva, après avoir donné quelques pieces d'or aux paysans et aux jeunes filles, en leur disant que c'étoient les prémices de mes bontés pour eux. Elle me proposa de faire un tour de promenade dans le bois : je la suivis avec plaisir, comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avoit mise ; mais je n'en eus pas le temps. A peine avions-nous fait quelques pas, qu'elle s'arrêta, et me regardant avec une mine riante : Avouez, Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée contre nous, et que vous le serez bien davantage si je vous dis qu'il est très vrai que cette terre et cette maison vous appartiennent.

A moi ! m'écriai-je. Ah ! Céline, est-ce là ce que vous m'aviez promis? Vous poussez trop loin l'outrage ou

la plaisanterie. Attendez, me dit-elle plus sérieusement : si mon frere avoit disposé de quelque partie de vos trésors pour en faire l'acquisition, et qu'au lieu des ennuyeuses formalités dont il s'est chargé, il ne vous eût réservé que la surprise, nous haïriez-vous bien fort ? Ne pourriez-vous nous pardonner de vous avoir procuré, à tout évènement, une demeure telle que vous avez paru l'aimer, et de vous avoir assuré une vie indépendante ? Vous avez signé ce matin l'acte authentique qui vous met en possession de l'une et de l'autre. Grondez-nous à présent tant qu'il vous plaira, ajouta-t-elle en riant, si rien de tout cela ne vous est agréable.

Ah ! mon aimable amie ! m'écriai-je en me jetant dans ses bras, je sens trop vivement des soins si généreux

pour vous exprimer ma reconnoissance. Il ne me fut possible de prononcer que ce peu de mots. J'avois senti d'abord l'importance d'un tel service : touchée, attendrie, transportée de joie en pensant au plaisir que j'aurois à te consacrer cette charmante demeure, la multitude de mes sentiments en étouffoit l'expression. Je faisois à Céline des caresses qu'elle me rendoit avec la même tendresse; et après m'avoir donné le temps de me remettre, nous allâmes retrouver son frere et son mari.

Un nouveau trouble me saisit en abordant Déterville, et jeta un nouvel embarras dans mes expressions : je lui tendis la main; il la baisa sans proférer une parole, et se détourna pour cacher des larmes qu'il ne put retenir, et que je pris pour des signes de la satisfaction qu'il avoit

de me voir si contente. J'en fus attendrie jusqu'à en verser aussi quelques unes. Le mari de Céline, moins intéressé que nous à ce qui se passoit, remit bientôt la conversation sur le ton de plaisanterie ; il me fit des compliments sur ma nouvelle dignité, et nous engagea à retourner à la maison, pour en examiner, disoit-il, les défauts, et faire voir à Déterville que son goût n'étoit pas aussi sûr qu'il s'en flattoit.

Te l'avouerai-je, mon cher Aza ? tout ce qui s'offrit à mon passage me parut prendre une nouvelle forme ; les fleurs me sembloient plus belles, les arbres plus verds, la symmétrie des jardins mieux ordonnée : je trouvai la maison plus riante, les meubles plus riches ; les moindres bagatelles m'étoient devenues intéressantes.

Je parcourus les appartements dans une ivresse de joie qui ne me permettoit pas de rien examiner : le seul endroit où je m'arrêtai fut dans une assez grande chambre, entourée d'un grillage d'or légèrement travaillé, qui renfermoit une infinité de livres de toutes couleurs, de toutes formes, et d'une propreté admirable. J'étois dans un tel enchantement, que je croyois ne pouvoir les quitter sans les avoir tous lus. Céline m'en arracha, en me faisant souvenir d'une clef d'or que Déterville m'avoit remise : je m'en servis pour ouvrir précipitamment une porte que l'on me montra, et je restai immobile à la vue des magnificences qu'elle renfermoit.

C'étoit un cabinet tout brillant de glaces et de peintures : les lambris, à fond verd, ornés de figures extrê-

mement bien dessinées, imitoient une partie des jeux et des cérémonies de la ville du Soleil, telles à-peu-près que je les avois dépeintes à Déterville.

On y voyoit nos vierges représentées en mille endroits avec le même habillement que je portois en arrivant en France; on disoit même qu'elles me ressembloient.

Les ornements du temple que j'avois laissés dans la maison religieuse, soutenus par des pyramides dorées, décoroient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du Soleil, suspendue au milieu d'un plafond peint des plus belles couleurs du ciel, achevoit, par son éclat, d'embellir cette charmante solitude; et des meubles commodes, assortis aux peintures, la rendoient délicieuse.

Déterville, profitant du silence où

me retenoient ma surprise, ma joie et mon admiration, me dit en s'approchant de moi : Vous pourrez vous appercevoir, belle Zilia, que la chaise d'or ne se trouve point dans ce nouveau temple du Soleil, un pouvoir magique l'a transformée en maison, en jardin, en terres. Si je n'ai pas employé ma propre science à cette métamorphose, ce n'a pas été sans regret ; mais il a fallu respecter votre délicatesse. Voici, me dit-il en ouvrant une petite armoire pratiquée adroitement dans le mur, voici les débris de l'opération magique. En même temps il me fit voir une cassette remplie de pieces d'or à l'usage de France. Ceci, vous le savez, continua-t-il, n'est pas ce qui est le moins nécessaire parmi nous ; j'ai cru devoir vous en conserver une petite provision.

Je commençois à lui témoigner ma vive reconnoissance, et l'admiration que me causoient des soins si prévenants, quand Céline m'interrompit et m'entraîna dans une chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux aussi, me dit-elle, vous faire voir la puissance de mon art. On ouvrit de grandes armoires remplies d'étoffes admirables, de linge, d'ajustements, enfin de tout ce qui est à l'usage des femmes, avec une telle abondance, que je ne pus m'empêcher d'en rire, et de demander à Céline combien d'années elle vouloit que je vécusse pour employer tant de belles choses. Autant que nous en vivrons mon frere et moi, me répondit-elle. Et moi, repris-je, je desire que vous viviez l'un et l'autre autant que je vous aimerai, et vous ne mourrez pas les premiers.

En achevant ces mots nous retournâmes dans le temple du Soleil; c'est ainsi qu'ils nommerent le merveilleux cabiuet. J'eus enfin la liberté de parler : j'exprimai, comme je le sentois, les sentiments dont j'étois pénétrée. Quelle bonté, que de vertu dans les procédés du frere et de la sœur !

Nous passâmes le reste du jour dans les délices de la confiance et de l'amitié : je leur fis les honneurs du souper encore plus gaiement que je n'avois fait ceux du dîner. J'ordonnois librement à des domestiques que je savois être à moi ; je badinois sur mon autorité et mon opulence ; je fis tout ce qui dépendoit de moi pour rendre agréables à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits.

Je crus cependant m'appercevoir qu'à mesure que le temps s'écouloit

Déterville retomboit dans sa mélancolie, et même qu'il échappoit de temps en temps des larmes à Céline; mais l'un et l'autre reprenoient si promptement un air serein, que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à jouir quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuroient : je ne pus l'obtenir. Nous sommes revenus cette nuit, en nous promettant de retourner incessamment dans mon palais enchanté.

Ô mon cher Aza! quelle sera ma félicité quand je pourrai l'habiter avec toi!

LETTRE XXXVI.

Transport de Zilia à la nouvelle de la prochaine arrivée d'Aza.

La tristesse de Déterville et de sa sœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon palais enchanté. Ils me sont trop chers l'un et l'autre pour ne m'être pas empressée à leur en demander le motif; mais voyant qu'ils s'obstinoient à me le taire, je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traversé ton voyage, et bientôt mon inquiétude a surpassé leur chagrin. Je n'en ai pas dissimulé la cause, et mes amis ne l'ont pas laissé durer long-temps.

Déterville m'a avoué qu'il avoit

résolu de me cacher le jour de ton arrivée, afin de me surprendre, mais que mon inquiétude lui faisoit abandonner son dessein. En effet, il m'a montré une lettre du guide qu'il t'a fait donner; et, par le calcul du temps et du lieu où elle a été écrite, il m'a fait comprendre que tu peux être ici aujourd'hui, demain, dans ce moment même ; enfin qu'il n'y a plus de temps à mesurer jusqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette premiere confidence faite, Déterville n'a plus hésité de me dire tout le reste de ses arrangements. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te destine : tu logeras ici, jusqu'à ce qu'unis ensemble la décence nous permette d'habiter mon délicieux château. Je ne te perdrai plus de vue, rien ne nous séparera. Déterville a pourvu à tout, et m'a con-

vaincue plus que jamais de l'excès de sa générosité.

Après cet éclaircissement, je ne cherche plus d'autre cause à la tristesse qui le dévore, que ta prochaine arrivée. Je le plains ; je compatis à sa douleur ; je lui souhaite un bonheur qui ne dépende point de mes sentiments, et qui soit une digne récompense de sa vertu.

Je dissimule même une partie des transports de ma joie pour ne pas irriter sa peine ; c'est tout ce que je puis faire : mais je suis trop occupée de mon bonheur pour le renfermer entièrement ; ainsi, quoique je te croie fort près de moi, que je tressaille au moindre bruit, que j'interrompe ma lettre presque à chaque mot pour courir à la fenêtre, je ne laisse pas de continuer à t'écrire : il faut ce soulagement au transport de

mon cœur. Tu es plus près de moi, il est vrai; mais ton absence en est-elle moins réelle que si les mers nous séparoient encore? Je ne te vois point, tu ne peux m'entendre; pourquoi cesserois-je de m'entretenir avec toi de la seule façon dont je puis le faire? Encore un moment, et je te verrai; mais ce moment n'existe point. Eh! puis-je mieux employer ce qui me reste de ton absence qu'en te peignant la vivacité de ma tendresse? Hélas! tu l'as vue toujours gémissante. Que ce temps est loin de moi! Avec quel transport il sera effacé de mon souvenir! Aza! cher Aza! que ce nom est doux! Bientôt je ne t'appellerai plus en vain; tu m'entendras, tu voleras à ma voix: les plus tendres expressions de mon cœur seront la récompense de ton empressement. . . . .

LETTRE XXXVII.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

A Malte.

Arrivée d'Aza. Reproches de Zilia à Déterville, qui s'est retiré à Malte. Ses soupçons fondés sur le froid de l'abord de son amant.

Avez-vous pu, monsieur, prévoir sans remords le chagrin mortel que vous deviez joindre au bonheur que vous me prépariez? Comment avez-vous eu la cruauté de faire précéder votre départ par des circonstances si agréables, par des motifs de reconnoissance si pressants, à moins que ce ne fût pour me rendre

plus sensible à votre désespoir et à votre absence ? Comblée, il y a deux jours, des douceurs de l'amitié, j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus ameres.

Céline, tout affligée qu'elle est, n'a que trop bien exécuté vos ordres. Elle m'a présenté Aza d'une main, et de l'autre votre cruelle lettre. Au comble de mes vœux, la douleur s'est fait sentir dans mon ame : en retrouvant l'objet de ma tendresse, je n'ai point oublié que je perdois celui de tous mes autres sentiments. Ah ! Déterville, que pour cette fois votre bonté est inhumaine ! Mais n'espérez pas exécuter jusqu'à la fin vos injustes résolutions. Non, la mer ne vous séparera pas à jamais de tout ce qui vous est cher ; vous entendrez prononcer mon nom, vous recevrez mes lettres, vous écouterez mes prie-

res ; le sang et l'amitié reprendront leurs droits sur votre cœur ; vous vous rendrez à une famille à laquelle je suis responsable de votre perte.

Quoi ! pour récompense de tant de bienfaits, j'empoisonnerois vos jours et ceux de votre sœur ! je romprois une si douce union ! je porterois le désespoir dans vos cœurs, même en jouissant encore des effets de vos bontés ! Non, ne le croyez pas : je ne me vois qu'avec horreur dans une maison que je remplis de deuil ; je reconnois vos soins au bon traitement que je reçois de Céline, au moment même où je lui pardonnerois de me haïr : mais, quels qu'ils soient, j'y renonce, et je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis souffrir si vous n'y revenez. Mais que vous êtes aveugle, Déterville ! Quelle erreur vous entraîne dans un

dessein si contraire à vos vues? Vous vouliez me rendre heureuse, vous ne me rendez que coupable; vous vouliez sécher mes larmes, vous les faites couler; et vous perdez par votre éloignement le fruit de votre sacrifice.

Hélas! peut-être n'auriez-vous trouvé que trop de douceur dans cette entrevue que vous avez crue si redoutable pour vous! Cet Aza, l'objet de tant d'amour, n'est plus le même Aza que je vous ai peint avec des couleurs si tendres. Le froid de son abord, l'éloge des Espagnols, dont cent fois il a interrompu les doux épanchements de mon ame, l'indifférence offensante avec laquelle il se propose de ne faire en France qu'un séjour de peu de durée, la curiosité qui l'entraîne loin de moi à ce moment même, tout me fait craindre des maux dont mon cœur frémit. Ah!

Déterville, peut-être ne serez-vous pas long-temps le plus malheureux.

Si la pitié de vous-même ne peut rien sur vous, que les devoirs de l'amitié vous ramenent; elle est le seul asyle de l'amour infortuné. Si les maux que je redoute alloient m'accabler, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire! Si vous m'abandonnez, où trouverai-je des cœurs sensibles à mes peines? La générosité, jusqu'ici la plus forte de vos passions, céderoit-elle enfin à l'amour mécontent? Non, je ne puis le croire; cette foiblesse seroit indigne de vous; vous êtes incapable de vous y livrer: mais venez m'en convaincre si vous aimez votre gloire et mon repos.

LETTRE XXXVIII.

Au chevalier Déterville.

A Malte.

Aza infidele. Comment et par quel motif. Désespoir de Zilia.

Si vous n'étiez la plus noble des créatures, monsieur, je serois la plus humiliée ; si vous n'aviez l'ame la plus humaine, le cœur le plus compatissant, seroit-ce à vous que je ferois l'aveu de ma honte et de mon désespoir? Mais, hélas! que me reste-t-il à craindre? qu'ai-je à ménager? tout est perdu pour moi.

Ce n'est plus la perte de ma liberté, de mon rang, de ma patrie, que je regrette ; ce ne sont plus les in-

quiétudes d'une tendresse innocente qui m'arrachent des pleurs : c'est la bonne foi violée, c'est l'amour méprisé qui déchire mon ame. Aza est infidele.

Aza infidele ! Que ces funestes mots ont de pouvoir sur mon ame !... Mon sang se glace.... un torrent de larmes....

J'appris des Espagnols à connoître les malheurs ; mais le dernier de leurs coups est le plus sensible : ce sont eux qui m'enlevent le cœur d'Aza ; c'est leur cruelle religion qui autorise le crime qu'il commet : elle approuve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude ; mais elle défend l'amour de ses proches. Si j'étois étrangere, inconnue, Aza pourroit m'aimer ; unis par les liens du sang, il doit m'abandonner, m'ôter la vie sans honte, sans regret, sans remords.

Hélas ! toute bizarre qu'est cette religion, s'il n'avoit fallu que l'embrasser pour retrouver le bien qu'elle m'arrache, j'aurois soumis mon esprit à ses illusions. Dans l'amertume de mon ame, j'ai demandé d'être instruite ; mes pleurs n'ont point été écoutés. Je ne puis être admise dans une société si pure, sans abandonner le motif qui me détermine, sans renoncer à ma tendresse, c'est-à-dire sans changer mon existence.

Je l'avoue, cette extrême sévérité me frappe autant qu'elle me révolte : je ne puis refuser une sorte de vénération à des lois qui, dans toute autre chose, me paroissent si pures et si sages : mais est-il en mon pouvoir de les adopter ? Et quand je les adopterois, quel avantage m'en reviendroit-il ? Aza ne m'aime plus ! Ah ! malheureuse !....

Le cruel Aza n'a conservé de la candeur de nos mœurs que le respect pour la vérité, dont il fait un si funeste usage. Séduit par les charmes d'une jeune Espagnole, prêt à s'unir à elle, il n'a consenti à venir en France que pour se dégager de la foi qu'il m'avoit jurée, que pour ne me laisser aucun doute sur ses sentiments, que pour me rendre une liberté que je déteste, que pour m'ôter la vie.

Oui, c'est en vain qu'il me rend à moi-même; mon cœur est à lui, il y sera jusqu'à la mort.

Ma vie lui appartient : qu'il me la ravisse, et qu'il m'aime.

Vous saviez mon malheur; pourquoi ne me l'avez-vous éclairci qu'à demi? pourquoi ne me laissâtes-vous entrevoir que des soupçons qui me rendirent injuste à votre égard? Et

pourquoi vous en fais-je un crime ? je ne vous aurois pas cru ; aveuglée, prévenue, j'aurois été moi-même au devant de ma funeste destinée, j'aurois conduit sa victime à ma rivale, je serois à présent.... Ô dieux ! sauvez-moi cette horrible image....

Déterville, trop généreux ami ! suis-je digne d'être écoutée ? Oubliez mon injustice ; plaignez une malheureuse dont l'estime pour vous est encore au-dessus de sa foiblesse pour un ingrat.

LETTRE XXXIX.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

A Malte.

Aza quitte Zilia pour retourner en Espagne et s'y marier.

PUISQUE vous vous plaignez de moi, monsieur, vous ignorez l'état dont les cruels soins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurois-je écrit? je ne pensois plus. S'il m'étoit resté quelque sentiment, sans doute la confiance en vous en eût été un; mais environnée des ombres de la mort, le sang glacé dans les veines, j'ai long-temps ignoré ma propre existence; j'avois oublié jusqu'à mon malheur. Ah dieux! pourquoi, en

me rappelant à la vie, m'a-t-on rappelée à ce triste souvenir?

Il est parti! je ne le verrai plus! il me fuit; il ne m'aime plus, il me l'a dit : tout est fini pour moi. Il prend une autre épouse, il m'abandonne, l'honneur l'y condamne. Hé bien! cruel Aza, puisque le fantastique honneur de l'Europe a des charmes pour toi, que n'imitois-tu aussi l'art qui l'accompagne?

Heureuses Françoises, on vous trahit; mais vous jouissez long-temps d'une erreur qui feroit à présent tout mon bien. La dissimulation vous prépare au coup mortel qui me tue. Funeste sincérité de ma nation, vous pouvez donc cesser d'être une vertu! Courage, fermeté, vous êtes donc des crimes, quand l'occasion le veut!

Tu m'as vue à tes pieds, barbare Aza; tu les as vus baignés de mes

larmes, et ta fuite.... Moment horrible! pourquoi ton souvenir ne m'arrache-t-il pas la vie?

Si mon corps n'eût succombé sous l'effort de la douleur, Aza ne triompheroit pas de ma foiblesse.... Tu ne serois pas parti seul; je te suivrois, ingrat; je te verrois; je mourrois du moins à tes yeux.

Déterville, quelle foiblesse fatale vous a éloigné de moi! Vous m'eussiez secourue : ce que n'a pu faire le désordre de mon désespoir, votre raison, capable de persuader, l'auroit obtenu; peut-être Aza seroit encore ici. Mais, déja arrivé en Espagne, au comble de ses vœux.... Regrets inutiles! désespoir infructueux!.... Douleur, accable-moi.

Ne cherchez point, monsieur, à surmonter les obstacles qui vous retiennent à Malte pour revenir ici.

Qu'y feriez-vous ? Fuyez une malheureuse qui ne sent plus les bontés que l'on a pour elle, qui s'en fait un supplice, qui ne veut que mourir.

LETTRE XL.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

Zilia cherche dans la retraite la consolation à ses douleurs.

RASSUREZ-VOUS, trop généreux ami : je n'ai pas voulu vous écrire que mes jours ne fussent en sûreté, et que, moins agitée, je ne pusse calmer vos inquiétudes. Je vis ; le destin le veut, je me soumets à ses lois.

Les soins de votre aimable sœur m'ont rendu la santé ; quelques retours de raison l'ont soutenue ; la certitude que mon malheur est sans remede a fait le reste. Je sais qu'Aza est arrivé en Espagne, que son crime est consommé. Ma douleur n'est pas

éteinte; mais la cause n'est plus digne de mes regrets : s'il en reste dans mon cœur, ils ne sont dus qu'aux peines que je vous ai causées, qu'à mes erreurs, qu'à l'égarement de ma raison.

Hélas! à mesure qu'elle m'éclaire je découvre son impuissance : que peut-elle sur une ame désolée? L'excès de la douleur nous rend la foiblesse de notre premier âge. Ainsi que dans l'enfance, les objets seuls ont du pouvoir sur nous ; il semble que la vue soit le seul de nos sens qui ait une communication intime avec notre ame. J'en ai fait une cruelle expérience.

En sortant de la longue et accablante léthargie où me plongea le départ d'Aza, le premier desir que m'inspira la nature fut de me retirer dans la solitude que je dois à votre

prévoyante bonté : ce ne fut pas sans peine que j'obtins de Céline la permission de m'y faire conduire. J'y trouve des secours contre le désespoir, que le monde et l'amitié même ne m'auroient jamais fournis. Dans la maison de votre sœur, ses discours consolants ne pouvoient prévaloir sur les objets qui me retraçoient sans cesse la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans ma chambre le jour de votre départ et de son arrivée, le siege sur lequel il s'assit, la place où il m'annonça mon malheur, où il me rendit mes lettres, jusqu'à son ombre effacée d'un lambris où je l'avois vue se former, tout faisoit chaque jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rappelle les idées agréables que j'y reçus à la premiere vue; je n'y retrouve

que l'image de votre amitié et de celle de votre aimable sœur.

Si le souvenir d'Aza se présente à mon esprit, c'est sous le même aspect où je le voyois alors. Je crois y attendre son arrivée. Je me prête à cette illusion autant qu'elle m'est agréable ; si elle me quitte, je prends des livres : je lis d'abord avec effort ; insensiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuse vérité renfermée au fond de mon cœur, et donnent à la fin quelque relâche à ma tristesse.

L'avouerai-je ? les douceurs de la liberté se présentent quelquefois à mon imagination ; je les écoute : environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter. De bonne foi avec moi-même, je compte peu sur ma raison. Je me prête à mes foiblesses ; je ne

combats celles de mon cœur qu'en cédant à celles de mon esprit. Les maladies de l'ame ne souffrent pas les remedes violents.

Peut-être la fastueuse décence de votre nation ne permet-elle pas à mon âge l'indépendance et la solitude où je vis, du moins toutes les fois que Céline me vient voir veut-elle me le persuader ; mais elle ne m'a pas encore donné d'assez fortes raisons pour m'en convaincre : la véritable décence est dans mon cœur. Ce n'est point au simulacre de la vertu que je rends hommage, c'est à la vertu même ; je la prendrai toujours pour juge et pour guide de mes actions. Je lui consacre ma vie, et mon cœur à l'amitié. Hélas! quand y régnera-t-elle sans partage et sans retour?

LETTRE XLI.

Au chevalier Déterville.

A Paris.

Zilia témoigne à Déterville la constante résolution où elle est de n'avoir jamais pour lui d'autres sentiments que ceux de l'amitié.

Je reçois presque en même temps, monsieur, la nouvelle de votre départ de Malte et celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaisir que je me fasse de vous revoir, il ne peut surmonter le chagrin que me cause le billet que vous m'écrivez en arrivant.

Quoi, Déterville! après avoir pris sur vous de dissimuler vos sentiments

dans toutes vos lettres, après m'avoir donné lieu d'espérer que je n'aurois plus à combattre une passion qui m'afflige, vous vous livrez plus que jamais à sa violence!

A quoi bon affecter une déférence pour moi que vous démentez au même instant? Vous me demandez la permission de me voir, vous m'assurez d'une soumission aveugle à mes volontés; et vous vous efforcez de me convaincre des sentiments qui y sont le plus opposés, qui m'offensent, enfin que je n'approuverai jamais!

Mais puisqu'un faux espoir vous séduit, puisque vous abusez de ma confiance et de l'état de mon ame, il faut donc vous dire quelles sont mes résolutions, plus inébranlables que les vôtres.

C'est en vain que vous vous flatteriez de faire prendre à mon cœur de

nouvelles chaînes. Ma bonne foi trahie ne dégage pas mes serments : plût au ciel qu'elle me fît oublier l'ingrat ! Mais quand je l'oublierois, fidele à moi-même, je ne serai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher, ses droits sur moi n'en sont pas moins sacrés : je puis guérir de ma passion, mais je n'en aurai jamais que pour lui. Tout ce que l'amitié inspire de sentiments est à vous ; vous ne les partagerez avec personne : je vous les dois ; je vous les promets ; j'y serai fidele : vous jouirez, au même degré, de ma confiance et de ma sincérité ; l'une et l'autre seront sans bornes. Tout ce que l'amour a développé dans mon cœur de sentiments vifs et délicats tournera au profit de l'amitié. Je vous laisserai voir avec une égale franchise le regret de n'être point née en France,

et le penchant invincible pour Aza ; le desir que j'aurois de vous devoir l'avantage de penser, et mon éternelle reconnoissance pour celui qui me l'a procuré. Nous lirons dans nos ames : la confiance sait, aussi bien que l'amour, donner de la rapidité au temps. Il est mille moyens de rendre l'amitié intéressante, et d'en chasser l'ennui.

Vous me donnerez quelque connoissance de vos sciences et de vos arts ; vous goûterez le plaisir de la supériorité : je la reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connoissez pas. Vous ornerez mon esprit de ce qui peut le rendre amusant ; vous jouirez de votre ouvrage : je tâcherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la simple amitié, et je me trouverai heureuse d'y réussir.

Céline, en nous partageant sa tendresse, répandra dans nos entretiens la gaieté qui pourroit y manquer. Que nous restera-t-il à desirer?

Vous craignez en vain que la solitude n'altere ma santé : croyez-moi, Déterville, elle ne devient jamais dangereuse que par l'oisiveté. Toujours occupée, je saurai me faire des plaisirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend insipide.

Sans approfondir les secrets de la nature, le simple examen de ses merveilles n'est-il pas suffisant pour varier et renouveler sans cesse des occupations toujours agréables? La vie suffit-elle pour acquérir une connoissance légere, mais intéressante, de l'univers, de ce qui m'environne, de ma propre existence?

Le plaisir d'être, ce plaisir oublié, ignoré même de tant d'aveu-

gles humains, cette pensée si douce, ce bonheur si pur, *je suis*, *je vis*, *j'existe*, pourroit seul rendre heureux si l'on s'en souvenoit, si l'on en jouissoit, si l'on en connoissoit le prix.

Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiser les ressources de notre ame, et les bienfaits de la nature. Renoncez aux sentiments tumultueux, destructeurs imperceptibles de notre être; venez apprendre à connoître les plaisirs innocents et durables; venez en jouir avec moi : vous trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes sentiments, tout ce qui peut vous dédommager de l'amour (1).

(1) C'est ici que madame de Grafigny a interrompu son intéressant ouvrage. Les quinze lettres suivantes en sont le complément, et n'avoient point encore paru.

LETTRE XLII.

A Céline.

Dans les terres de son mari.

Zilia témoigne à Céline combien elle est reconnoissante de ses soins. Regrets de l'infidélité d'Aza. Elle ne veut plus vivre que pour l'amitié.

C'est à vous aussi, tendre et généreuse amie, que je veux consacrer les premiers moments d'une santé que je dois à vos soins. Il falloit que ma guérison fût l'ouvrage de l'amitié pour ne pas regretter d'être rendue à ma pénible existence. mais comment maudire la vie quand on a une amie? comment succomber

sous le poids des chagrins quand un cœur tel que le vôtre les partage et les adoucit? Oui, je veux vivre, puisque je puis encore aimer; oui, je veux consacrer à l'amitié des jours que l'amour a dévoués au malheur ; et quoique ce cœur déchiré me fasse éprouver tous les tourments du désespoir, je veux qu'il reste sensible, pour y trouver toujours votre image. Mon amie, tant que vous serez heureuse, la mesure de mes maux ne sera pas comblée ; et la vie peut être supportée quand il manque un malheur pour être entièrement infortunée. Parlez-moi souvent de votre bonheur si vous voulez me distraire de mes peines ; ne craignez pas de me peindre l'amour heureux : hélas ! tout ce que vous m'écrirez, mon cœur l'a senti, mon cœur en conserve un fatal souvenir.

Ô ma généreuse et compatissante amie, puis-je oublier ces jours fortunés où je ne connoissois encore de l'amour que les charmes ; ces serments tant de fois répétés, si doux à prononcer, et qui devoient faire de la fidélité un devoir, si le cœur n'en eût fait un bonheur ? Aza ! cruel Aza ! tu ne m'as jamais aimée ! serois-tu devenu parjure si tu avois senti comme moi toutes les délices attachées au sentiment que tu m'inspirois ? Quel devoir auroit pu t'ordonner de les rompre ? quel nouvel objet auroit pu te les faire oublier ? Enlevée à mes parents, à ma patrie, aux richesses, aux honneurs, ton cœur me consoloit de tout : que dis-je ? avois-je besoin d'être consolée ? je me croyois aimée, j'étois heureuse. Notre séparation étoit alors le plus grand de mes maux : mais l'es-

pérance me restoit, et toi seul pouvois me faire connoître un malheur qu'elle ne pût adoucir.

Pardonnez-moi, mon amie, d'attrister votre ame : mais telle est ma déplorable destinée, que je ne puis mettre dans le commerce de notre amitié que des peines, des regrets, des larmes ; tandis que vous y faites entrer tout ce qu'elle a de doux, de consolant, et qu'appliquée sans cesse à répandre un baume salutaire sur les profondes blessures de mon cœur, je ne puis faire entrer dans le vôtre que l'amertume et la douleur. Mais vous avez voulu, ma bonne amie, cet échange si inégal, et je vous aime assez pour consentir à vous devoir tout. Non contente de me rappeler par vos soins à la vie, vous voulez encore me rappeler au bonheur : c'est montrer que l'amitié, n'écoutant que

son zele, est capable de tenter l'impossible.

Votre frere vous a sans doute fait part de son retour. Je ne l'ai point encore vu, mais je lui ai écrit. Je l'appelle près de moi, et je m'attends d'un moment à l'autre à le voir arriver dans ma paisible retraite, dans cette retraite où tout est calme et riant, excepté celle qui l'habite. Cessez, mon amie, de m'engager à la quitter : je n'y suis pas heureuse, mais c'est le seul endroit où je puisse avoir des souvenirs agréables par la présence des objets qui me retracent la prévoyance et les soins de l'amitié. Quelles idées, au contraire, m'accableroient dans les lieux témoins de mon malheur, et des dernieres paroles d'Aza! . . . Revenez donc bientôt de ce voyage déja si long. Est-ce que vous prendriez goût à l'habitation de

vos terres? Ah! je le crois, la campagne convient à l'amour heureux comme à l'amour malheureux ; et Paris n'est bon que pour les cœurs indifférents, qui, à défaut de sentiments, cherchent le fracas et le tourbillon du monde. Adieu : écrivez-moi souvent, puisque je ne puis vous voir ; c'est un moment si doux que celui où je ne pense qu'à vous, que je voudrois lire vos lettres toute la journée.

LETTRE XLIII.

Au chevalier Déterville.

A Paris.

Zilia reproche à Déterville de l'abandonner dans son malheur.

Pourquoi donc, monsieur, tardez-vous tant à venir voir votre malheureuse amie ? est-il digne de votre générosité de la fuir quand elle est infortunée, comme vous l'avez abandonnée lorsqu'elle étoit heureuse ? Ah ! si vous pûtes alors sacrifier l'amitié à votre repos, il ne vous est plus permis de manquer au devoir impérieux de consoler l'infortune. Le malheur a des droits sacrés sur les ames généreuses, et je les réclame.

Tout me manqueroit-il à-la fois? et n'auriez-vous fait naître dans mon cœur tous les sentiments d'estime, d'admiration et de reconnoissance, que pour les outrager par un cruel abandon? Je ne puis croire que ma derniere lettre vous ait blessé : trop de franchise vous offenseroit-elle? et devois-je vous abuser sur mes sentiments? Non, sans doute; ils doivent plaire à Déterville s'il n'est pas devenu insensible aux douceurs de l'amitié, et ils ajouteroient encore au malheur de ma vie si vous n'y répondiez pas.

LETTRE XLIV.

A Céline.

Zilia annonce à Céline qu'elle a revu Déterville. Elle se plaint de la contrainte qu'ils éprouvent ensemble.

Enfin, ma chere amie, j'ai vu votre frere. Le croiriez-vous ? j'ai été au moment de perdre mon ami; il vouloit encore me fuir pour toujours : la crainte de ce nouveau malheur m'a pour ainsi dire distraite de mes autres peines ; c'est vous faire assez connoître le prix que j'attache à conserver son amitié. Désespéré des sentimens que je lui avois manifestés dans ma lettre, il craignoit

de s'exposer à de nouveaux reproches ; et, ne se sentant pas assez fort pour être soumis à mes volontés, il croyoit n'avoir d'autre parti à prendre que de rester éloigné de moi. Cette résolution, tout aussi contraire à mes vœux, a porté la douleur dans mon ame. Toujours franche et simple dans l'expression de mes sentiments, je n'ai pas hésité à lui demander compte des consolations qu'il me devoit ; j'en ai appelé à sa constante générosité envers moi, et je lui ai demandé s'il seroit digne de lui d'y manquer au moment où j'avois le plus besoin de ses secours. Sans doute il a rougi de sa foiblesse ; car à peine a-t-il reçu mon billet qu'il est parti sur-le-champ. Il est ici, mon amie. Aussitôt que je l'apperçus, je volai dans ses bras : il me sembloit que j'allois y trouver le calme dont j'ai

un si grand besoin, et que l'amitié étoit un port contre les orages de l'amour ; vain espoir ! ce sentiment sera toujours le désespoir de ma vie, et je suis réduite à souffrir et de la constance et de l'infidélité. Il n'y eut qu'embarras et gêne dans l'accueil de votre frere ; rien de cette franchise, de cet abandon qui annonce la confiance et prouve l'amitié. Ses paroles sont mesurées, ses actions sont étudiées, et me font éprouver la gêne qu'il ressent lui-même. Ce plaisir si doux de lire dans les yeux de son ami, et d'interpréter ses regards, m'est interdit. Je vois dans les siens une indifférence qui me glace, ou une ardeur qui m'offense ; et notre maniere d'être ressemble à celle de ces indifférents qui cherchent ce qu'ils ont à se dire, s'entretiennent de tout, hors de ce qui les intéresse, et dont

la conversation languissante n'est alimentée que par des objets étrangers à leurs sentiments.

Ah! mon amie, le pénible état! Est-il donc de ma destinée d'être toujours contrariée dans les vœux de mon cœur, et de ne pas trouver une ame qui me réponde? Je ne sais que faire, que dire; tout m'embarrasse, tout m'effraie. Si je parle de mes peines, je lis sur son visage une impression de douleur qui accroît la mienne, ou plutôt la dénature; les regrets d'affliger celui à qui je dois tout, le désespoir de ne reconnoître tout ce qu'il a fait pour moi qu'en portant l'amertume dans la plus belle ame que le ciel ait formée, changent mon être. Je ne suis plus la victime d'Aza; mais ma douleur, pour être distraite de son premier objet, n'en est que plus affreuse, puisqu'au lieu de regrets j'ai des remords.

Que deviennent les charmes et les douceurs de l'amitié, quand deux amis, en présence l'un de l'autre, sont obligés de contraindre tous les mouvements de leur ame? Ah! j'aimerois mille fois mieux vivre avec un étranger; au moins je n'éprouverois pas à tous moments le besoin de la confiance repoussé par une réserve pénible. Cet étranger ne me seroit qu'incommode; je n'aurois pas à retenir des paroles sans cesse prêtes à m'échapper, et que je ne puis prononcer sans déchirer le cœur de votre frere.

Ah! Déterville, que vous êtes injuste! Vous qui connoissez l'amour, dites-moi si la perte de l'objet aimé n'est pas de tous les maux le plus cruel; si l'inconstance justifie l'inconstance; ou plutôt si des sentiments tels que je les éprouvai, lors

même qu'ils ont été trahis, peuvent se porter sur un autre objet. Oh! non, sans doute; cette faculté de l'ame n'est donnée qu'une fois, et fuit avec celui qui l'a fait naître. Que voulez-vous donc? mon cœur est mort à l'amour; mais mon amitié, ma tendre amitié vous reste: pourquoi m'ôter le charme de vous l'exprimer telle que je la sens, par la crainte de vous abuser sur des sentiments que je ne puis plus éprouver? Laissez, laissez-moi vous abandonner mon ame dans les doux épanchements de la confiance; laissez-moi vous ouvrir mon cœur. Pourquoi craindre d'y lire? En même temps que vous y verriez le souvenir d'Aza, n'y verriez-vous pas votre image, que la reconnoissance, l'admiration de vos vertus y ont tracée en caracteres ineffaçables, et qui font de mon amitié

un sentiment aussi tendre que durable ? Durable ! ah ! mon amie, que ce mot ajoute de charme au bonheur d'aimer ! quelle sécurité il porte dans l'ame ! Je sens à présent que ce n'est point de la force, mais de la durée des sentiments, qu'il faut attendre son bonheur. Je croyois que c'étoit la même chose, mon cœur me l'avoit toujours dit; mais Aza m'a appris le contraire.

Vous nous faites espérer de bientôt vous revoir, ma chere amie ; j'en attends le moment avec impatience ; car votre présence ici fera grand bien à tout le monde : vous y apporterez une distraction nécessaire dans la position où nous sommes. Les journées sont si longues quand elles se passent dans la contrainte ! Quand j'étois seule, elles étoient remplies par les larmes, et me paroissoient trop

courtes ; mais à présent je ne sais qu'imaginer pour employer le temps. L'esprit a peu de ressources quand le cœur est malade. Je propose une lecture ; elle est faite avec distraction et ennui si elle est d'un genre qui n'offre aucune pâture au cœur : si au contraire elle est intéressante, le livre tombe bientôt des mains ; chacun de nous y prend ce qui est relatif à sa position, les larmes coulent, et nous voilà rendus à nous-mêmes. La même chose arrive si j'ai recours à la musique, cet art qui charme si souvent mes ennuis, et que j'ai voulu connoître afin d'avoir un langage de plus pour exprimer mes sentiments..... Enfin que vous dirai-je ? il est si difficile d'échapper à soi-même, qu'une simple promenade, le silence des bois, le murmure des eaux, le chant des oiseaux,

tout nous montre l'amour, tout nous parle d'amour. Revenez, revenez donc; que je voie l'amitié quelque part.

LETTRE XLV.

A Céline.

Désastre causé par un orage. Plaisirs de la bienfaisance. Conversation de Zilia et de Déterville.

Je vous afflige trop souvent, ma tendre amie, par le style ordinaire de mes lettres, pour ne pas me hâter de vous écrire dans l'instant où l'état de mon cœur est moins sombre. Hier, ma chere amie, nous avons été presque heureux; oui, presque heureux. Comment avions-nous jusqu'ici négligé des plaisirs si près de nous? Ah! divine bienfaisance, c'est de toi que j'attends désormais tout le charme de ma vie. Ce bonheur si

doux d'assister la misere m'eût manqué dans nos climats, où nos institutions et la nature ont mis tous les hommes à l'abri du besoin : mais chez cette nation, dont le luxe corrupteur rend insuffisantes les plus grandes fortunes, tout le monde semble courir après le nécessaire, et personne n'y arrive, parceque les uns, appelant ainsi toutes les superfluités que la mollesse et la vanité peuvent inventer, se croient trop pauvres pour venir au secours des autres qui ne sont que trop véritablement indigents. Jusqu'ici, ma chere amie, j'avois fait peu de cas de cette immense quantité de petites pieces d'or dont votre frere avoit garni l'armoire secrete de mon cabinet ; ma dépense journaliere l'avoit si peu diminuée, qu'a peine pouvois-je concevoir son utilité : car je pense qu'il ne m'ani-

vera de long-temps d'aimer l'or pour lui-même ; et comme je ne desire aucune des jouissances qu'il procure, et que je trouve dans cette agréable propriété tout ce qui constitue la vraie richesse, j'avois la plus belle indifférence pour mon trésor : mais à présent, mon amie, ce n'est plus la même chose ; et je concevrois que, pour goûter la jouissance qu'il m'a procurée. on vînt en chercher jusques dans nos climats.

Je me promenois avec votre frere après un violent orage pour en voir les effets, et nul désastre n'avoit encore frappé mes regards, lorsque nous entendîmes, en entrant dans un petit bois, des accents douloureux. Nous approchons ; un spectacle déchirant se présente à nous : une famille entiere, composée d'un vieillard respectable, de deux époux, et de six

enfants presque entièrement nuds, frappe notre vue. Les yeux tournés vers une colline ravagée, ils déploroient leur irréparable désastre; tout étoit perdu pour eux, leur habitation, leurs bestiaux, leurs effets brûlés, leur récolte abymée; l'incendie et la grêle avoient tout détruit ; aucune ressource ne leur restoit, pas un abri, pas un vêtement, pas un morceau de pain ; et ce qui ajoutoit à leur malheur, c'est que ce qu'ils regrettoient étoit un don de la bienfaisance : ils tenoient leur petite propriété d'un homme respectable qui les avoit mis au-dessus du besoin ; et la reconnoissance ajoutoit à cette propriété une valeur inappréciable. Comment dédommager ces infortunés d'une pareille perte ? Je sentois que tout l'or que je pourrois leur offrir ne remplaceroit pas une pos



Je leur proposai un azile chez moy.

L. J. Lefevre inv. 1798. J. J. Coiny Sculp.

session si chere à leurs cœurs : et d'ailleurs ils ne me connoissoient pas, ils ne m'aimoient pas ; accepteroient-ils quelque chose de moi ? Cependant, enhardie par votre frere, je leur proposai un asyle chez moi. Quel bonheur, mon amie ! ils l'ont accepté, et accepté avec joie. Je les ai emmenés. Sitôt mon arrivée, j'ai couru à mes pieces d'or, j'en ai garni les poches de ma china ; et au bout de deux heures elle est revenue avec tout ce qui étoit nécessaire à cette intéressante famille. Si vous aviez vu la joie, la surprise, la reconnoissance qu'elle me témoignoit ! Le vieux pere pleuroit, le pauvre ménage me baisoit les mains, les petits enfants me sautoient au cou . . . . j'étois réellement heureuse. . . . Il faut que ce soit une grande jouissance que celle de soulager l'infortune ! oh ! mon

amie, je n'en veux plus d'autres.

Savez-vous que notre soirée s'est ensuite passée délicieusement? Lorsque votre frere et moi nous nous sommes retirés pour laisser ces pauvres gens à leur aise, nos cœurs étoient émus, affectés, et ce n'étoit pas d'un sentiment douloureux; il y avoit bien long-temps que cela ne nous étoit arrivé. Nous semblions avoir changé d'être, nous étions animés d'une joie pure et douce; nous osions nous regarder, car nos yeux n'exprimoient que le bonheur. Oh! comme cette soirée passa vîte! nulle contrainte ne venoit gêner nos expressions; ce que l'un disoit l'autre le pensoit; et nous n'avions à retenir ou à cacher aucun des mouvements de notre ame, puisqu'il sembloit que nous n'éprouvions plus d'autres sentiments que ceux qui

sont produits par la bienfaisance et l'humanité.

Cette douce et franche liberté établie entre nous amena un petit évènement que je veux vous conter. Je me rappelai que je n'avois pas cacheté la lettre que je vous avois écrite le matin, et qu'il falloit la mettre à la poste le soir même pour qu'elle vous arrivât sans éprouver de retard. Je demandai à votre frere de me donner mon écritoire : la lettre étoit dessus et déployée. En me l'apportant ses yeux tomberent sur une phrase qui lui étoit relative, et il les détourna en souriant. — Qu'avez-vous donc ? lui dis-je. — Ah ! Zilia, c'est que je suis bien sûr que vous parlez de moi là-dedans. — Hé bien ! cela m'est-il défendu ? — Mais cela dépend de ce que vous en dites ; car si vous êtes injuste, si vous me ca-

lomniez. . . . Personne n'a le droit d'accuser qui ne peut se défendre. — Et pourquoi donc, monsieur? n'êtes-vous pas libre d'écrire à votre sœur tout ce qui vous passe par la tête? et . . . . je soupçonne que vous ne vous gênez pas pour dire du mal de moi ; . . . . qu'à vous entendre, j'ai un cœur froid, insensible aux bienfaits, incapable de reconnoissance.— Ah! cessez, cessez, Zilia; je pense bien à tout cela! Est-ce que votre cœur ne vous dit pas qu'entre gens qui s'aiment et s'estiment celui qui oblige est le plus heureux? . . . . . Mais, Zilia, vous détournez la conversation : revenons au fait; je parie que vous dites à ma sœur du mal de moi. — Ah! mon dieu! non; je dis ce que je pense, et voilà tout. — Comment! voilà tout! mais c'est beaucoup. . . . Cependant êtes-vous

bien sûre de penser juste sur mon compte? — Ah! pour cela non, monsieur, car je vous ai connu bon, juste, humain, compatissant, généreux, délicat, et je vous ai vu ensuite le contraire de tout cela : il faut donc bien que je me sois trompée dans l'un ou l'autre cas. — Et dans lequel, s'il vous plaît? — Hélas! je n'en sais rien. . . . Tenez, vous êtes si différent aujourd'hui de ce que vous étiez hier, qu'il me prend des tentations de déchirer cette maudite lettre. . . . — Ah! donnez-la-moi plutôt, Zilia; que j'y voie mes torts pour les réparer. — Je le veux bien... tenez, . . . faites-en tout ce que vous voudrez. . . . Il l'a prise, ma chere amie, l'a mise dans sa poche, et s'est chargé de vous l'envoyer. Le reste de la soirée s'est passé gaiement; et ce matin, lorsque je l'ai

revu, il est venu à moi avec cet air ouvert que j'aime tant à lui voir, m'a serré affectueusement la main, et m'a dit : Zilia, vous serez contente.... Ah ! je le serai si mon existence ne fait plus le malheur de sa vie et si je le vois heureux.

LETTRE XLVI.

A CÉLINE.

Idées de Zilia sur la prétendue jalousie dont Céline se plaint. Zilia finit par n'y pas croire.

J'AI reçu en même temps deux lettres de vous, ma chere amie. Je ne comptois plus avoir à vous écrire, et une séparation de près de six mois me paroissoit assez longue; mais il faut bien user de ce dédommagement de l'absence, puisque le plaisir de vous voir est encore retardé. Je suis bien aise d'avoir reçu vos deux lettres ensemble. La premiere avoit besoin des explications que la seconde m'a données; jamais je n'aurois deviné

à moi toute seule les mots obscurs que vous employez. Des craintes, des soupçons, des méfiances, tout cela mêlé à beaucoup d'amour. . . . Ah! voilà un assemblage auquel je n'aurois rien compris. Vous croyez m'expliquer tout en me disant, dans votre seconde lettre . . . *Mon mari est jaloux :* et pourquoi ne me dites-vous pas aussi ce que veut dire être jaloux ? J'ai quitté ma patrie sans avoir la moindre idée de ce sentiment : existe-t-il là où les mœurs sont simples et les cœurs sans détours, où le mensonge est plus rare que n'est ici la vérité? On s'aime, on se le dit, ou se le répete, et jamais ces mots ne sont imposteurs ; la bouche se refuseroit à prononcer ce que le cœur démentiroit. Si l'on cessoit d'être sensible, la même sincérité en feroit l'aveu : aussi l'amour

n'y est-il jamais accompagné d'aucune méfiance, d'aucun nuage : on peut y souffrir de l'infidélité, mais jamais on ne la soupçonne.

Je n'ai donc, ma chere amie, d'autres lumieres sur la jalousie que celles que j'ai pu acquérir dans les livres; et je vous avoue que cela me paroît encore très obscur. Ce sentiment me semble avoir une foule de causes confuses, et bien difficiles à démêler; et il faudroit peut-être des connoissances plus profondes que les miennes pour remonter à leur origine. Vous êtes si loin de la nature, vous autres peuples de l'Europe, que tous vos sentiments sont travestis, parceque tous ceux que vous tenez d'une ancienne civilisation viennent se joindre, et ne font qu'un avec ceux qui appartiennent immédiatement à l'homme. Citez-moi un sentiment naturel que l'ambition.

l'amour-propre ou l'orgueil ne soient pas venus corrompre. On ne s'en doute pas soi-même ; mais il n'en est pas moins vrai que, dans vos sociétés civilisées, tout cela naît avec votre intelligence, vous forme une seconde nature, se joint à tout sans que vous vous en apperceviez, et devient cause nécessaire de la jalousie. Ce poison de l'ame se répand sur tous les objets de vos affections. Et pourquoi l'amour en seroit-il exempt? manque-t-il, sur-tout en France, de motifs pour s'alarmer? Si la vanité, l'ambition, ont semé les germes de la jalousie, la légèreté, la galanterie les font éclorre, et mûrissent ses fruits amers. Ô mon amie, faites votre examen de conscience, avant de vous plaindre et de dire que votre mari est jaloux.

Vous voudrez bien ensuite me dire

le sens que vous attachez à ce mot *jaloux;* car il me semble que, dans votre langue, cette expression est appliquée à des sentiments très différents entre eux. Trop souvent en effet la femme légere, inconsidérée, appelle jaloux l'homme tendre et passionné qui fait de l'amour une importante affaire, qui s'étonne de voir des distractions frivoles l'emporter sur le sentiment profond qui doit captiver entièrement notre être. Qu'arrive-t-il? il s'afflige, se plaint; et on l'appelle jaloux : comme s'il méritoit le même nom que cet odieux tyran qui voudroit ravir à tous les yeux l'objet de sa persécution, qui l'outrage par ses soupçons, et dont tous les témoignages d'amour sont des marques de mépris! Ah! certainement, mon amie, votre mari n'est pas jaloux de cette maniere affreuse.

Je ne veux pas vous fâcher, mais je croirois bien plutôt qu'il l'est de l'autre façon. Non que je vous accuse d'y donner lieu : votre cœur est sensible, votre raison éclairée ; et l'estime, aussi bien que l'amour, a formé votre union ; mais, tenez, voulez-vous que je vous le dise ? je pense que vous êtes trop aimable pour un mari bien amoureux ; vous avez une gaieté vive et piquante qui paroît quelquefois incompatible avec un sentiment profond, tel que votre mari l'éprouve et le desire. Il est possible que souvent il prenne le change, et attribue cette gaieté charmante à un peu d'indifférence : mais votre erreur seroit plus forte que la sienne si vous appeliez jalousie ce desir si naturel d'occuper uniquement l'objet aimé, cette tendre inquiétude de lui plaire qui n'annonce d'autre méfiance que

celle de soi-même, et qui prouve quel prix on attache à conserver un cœur dont la possession est mille fois plus chere que la vie.

Je sais combien vous devez trouver frivoles et peu importants les reproches que vous fait votre mari; je sais qu'ils doivent vous paroître injustes... je dis de plus, moi, qu'ils sont inutiles; que ce n'est pas un moyen pour lui d'obtenir plus d'amour; que chacun a sa maniere d'aimer; et que si la vôtre est douce, libre, franche, aisée, il n'en est pas moins vrai que votre cœur lui est attaché par un sentiment qui l'emporte sur toutes vos affections. Mais, hélas! l'Être suprême, qui, dans son jour de bienfaisance, a donné aux hommes la faculté d'aimer, sans doute pour les rendre heureux en dépit des miseres humaines, n'a pas

étendu son bienfait jusqu'à vouloir que tous les cœurs fussent formés sur le même modele. Quelles félicités de plus auroit-il pu leur promettre pour l'avenir? et aurions-nous l'espoir d'un bonheur plus grand, si nous trouvions toujours ici des cœurs qui nous répondent, et si l'amour, dégagé des peines qu'il cause, n'étoit qu'un enchaînement non interrompu des jouissances qu'il donne?

Non, ma chere amie, sur cette terre où rien n'est parfait il faut que l'amour soit soumis à la loi générale; il faut que des douleurs l'accompagnent. Eh! grands dieux! quelles douleurs que celles produites par l'infidélité, par l'abandon, par l'indifférence! voilà des maux véritables et cruels; et souffrez que celle qui les endure se refuse à vous plaindre.

Si ma compassion avoit à s'exercer

sur l'un de vous deux, je vous avouerai que c'est plutôt à votre mari que je l'accorderois. En effet, comparez, je vous prie, les petites contrariétés, les petits mouvements d'humeur qu'il peut vous faire essuyer, à la mortelle, à la déchirante inquiétude de n'être pas aimé de vous. Il se trompe, je le veux; mais en souffre-t-il moins? et ne devez-vous pas, en faveur de la cause, pardonner aux effets?.... Que dis-je? pardonner! Comment! des marques d'un amour vrai, tendre, passionné, auroient-elles besoin d'excuses? Ah! trop heureuse Céline, jouissez-en au contraire, et ne vous plaignez pas d'être trop aimée; vous ne savez pas encore ce que c'est que de ne l'être pas assez.

Je ne suis pas du tout de votre avis dans l'opinion que vous avez sur la lenteur des affaires de votre mari:

vous prétendez qu'il les prolonge pour vous retenir plus long-temps prisonniere dans ses terres ; et moi je n'en crois pas un mot : je vous dirai même que je suis persuadée que vous n'en pensez rien non plus ; les plaisanteries dont vous assaisonnez cette grave accusation seroient moins gaies, moins naturelles.

Dans tout cela je crois qu'il n'y a de chagrin que pour la pauvre Zilia, et que sans doute je suis bien plus à plaindre que vous du retard de votre arrivée, puisque je n'ai plus d'existence que dans les jouissances de l'amitié. Pour vous, mon amie, ces jouissances ne sont qu'un supplément au bonheur; pour moi, elles sont le bonheur tout entier : et, dans le besoin que nous en avons l'une et l'autre, il y a la différence du superflu au nécessaire.

Voyez combien de privations je vais souffrir ! Si vous ne revenez pas, votre frere ira vous rejoindre. Il s'attendoit à vous voir ici presque aussitôt son retour : mais point du tout, voilà qu'un mari jaloux éloigne depuis six mois une sœur d'un frere, une amie de son amie ; voilà que ce frere sera obligé d'aller mettre ordre à cette affreuse tyrannie, consoler la malheureuse victime, et pleurer avec elle sur un malheur dont il n'y a point d'exemple.... Ah ! fiez-vous-en bien, mon amie, à cet aimable consolateur ; vous verrez comme son cœur est bon et compatissant lorsqu'il s'afflige des maux qu'il veut adoucir, combien son esprit a de ressources lorsqu'il veut en distraire ; et s'il existe des peines qui résistent à de telles consolations, vous sentirez bien qu'il n'y a que Zilia qui puisse

les connoître. Adieu, ma chere amie. Pour vous punir de m'avoir fait écrire une aussi longue lettre, vous n'aurez pas aujourd'hui de détails sur la famille malheureuse qui vous intéresse ; vous saurez seulement que ce premier mouvement de joie de se trouver à l'abri du besoin s'est évanoui promptement ; qu'ils sont tous bien tristes, et ne peuvent se consoler d'avoir perdu une habitation que la reconnoissance leur rendoit chere au-delà de toute expression. Mais comment faire ? rien ne peut les en dédommager ; et ces bonnes gens m'intéressent d'autant plus, que je serois tout comme eux si un évènement quelconque me privoit de la retraite heureuse que je dois à l'amitié.

LETTRE XLVII.

A Céline.

Aza est devenu vil et méprisable. Nouvelle douleur de Zilia. Soins généreux de Déterville.

Je croyois, ma bonne amie, connoître toutes les peines de l'amour : hélas! je me trompois. Pouvois-je imaginer qu'après avoir été victime de l'infidélité, outragée par le plus cruel abandon, il me restât quelque chose de plus à souffrir? Non, mon amie, j'aurois défié les dieux de me rendre plus infortunée; et cependant j'étois loin encore du dernier degré du malheur. Il ne m'étoit point défendu d'estimer mon amant, mon

cœur pouvoit le regretter sans s'avilir, il m'étoit permis de m'occuper de lui sans être méprisable à mes propres yeux, je n'étois point obligée de bannir de mon cœur un sentiment qui faisoit mon existence; mais, hélas! à présent ce sentiment feroit ma honte, oui, ma honte. Aza, coupable envers l'amour, est devenu criminel à tous les yeux; et, après avoir trahi ses sentiments, il a trahi tous ses devoirs. Ce n'est plus son cœur seul qui est parjure, tout son être est un assemblage de perfidie, de bassesse, de cruauté, et l'on ne sauroit imaginer plus de perversité.

Fatale curiosité, pourquoi me faisois tu sans cesse courir après de nouvelles infortunes? Et vous, Déterville, que n'avez-vous résisté à mes prieres? que ne m'avez-vous

laissé ignorer ses crimes et mon malheur ? Mais non. . . Pouvoit-il contrarier mon impérieuse volonté de tout voir, de tout connoître ? et ne lui aurois-je pas arraché des mains les lettres qu'il auroit refusé de me montrer ?

Vous savez, ma chere amie, que, depuis plus d'une année déja écoulée à compter du fatal voyage d'Aza en France jusqu'à ce moment, toujours occupée de cet Aza, j'exigeai de votre frere qu'il continuât à entretenir sa correspondance d'Espagne, afin d'en avoir des nouvelles : pendant ma longue maladie, pendant ma plus longue convalescence, depuis ma retraite dans le lieu où je suis, cette idée d'entendre quelquefois parler de celui qui remplissoit mon cœur m'attachoit encore à la vie ; une espérance vague, et dont je ne me rends compte que depuis qu'elle est anéantie, sem-

bloit soutenir mon courage. Hélas ! mon amie, les affreuses lettres d'hier ont tout détruit. . . .

Nous étions ensemble lorsqu'on remit à votre frere le paquet qui les contenoit : à peine en eut-il commencé la lecture, qu'il voulut l'interrompre, et remettre le tout dans sa poche : mon avide curiosité s'y opposa ; et soupçonnant de quel pays venoient ces lettres, je demandai à les voir : il me refuse, j'insiste ; et ne sachant comment vaincre son opiniâtreté, j'ose aller jusqu'à l'accuser de vouloir me cacher des nouvelles favorables à mon amour. Cette derniere ruse de mon inquiétude offense sa délicatesse, et il m'abandonne tout ce que je veux. Ah ciel ! mon amie, qu'ai-je lu ? Aza est le plus méprisable des hommes ; il a pris tous les vices de la corruption ; l'ambition et

l'intérêt maîtrisent cette ame autrefois si pure; il est devenu l'ami, le complice des Espagnols, de nos persécuteurs, de nos bourreaux; ses perfides avis guident leur barbare avidité; c'est lui qui leur enseigne les moyens de mieux tourmenter nos compatriotes pour leur enlever leur or. Il trahit ses innocents et fideles sujets, indique leurs mines et leurs retraites, et les livre à la persécution, déguisée sous le nom imposteur de conversion; il est le favori, le vil esclave du gouvernement qui a porté le fer et la flamme dans nos climats; et son indigne épouse a pris sur lui tout l'ascendant qu'avoit autrefois la vertu. On ajoute que la cour, l'ayant chargé de diriger une entreprise importante et périlleuse, est incertaine et alarmée sur son sort, et craint de perdre en

lui son plus utile appui. On présume qu'il a enfin trouvé la peine due à tant de crimes. . . . Eh! qu'importe ce doute qui reste encore sur son sort? n'est-il pas mort déja, cet Aza dont les mœurs étoient pures, et que le crime a dénaturé. . . . Ah! qu'il respire ou non; il n'existe plus pour Zilia, et ne doit pas même vivre dans son souvenir.

Mon amie, c'est perdre Aza une seconde fois, et les regrets me sont défendus. Hélas! ils occupent douloureusement la vie, mais enfin ils l'occupent, le cœur y trouve un aliment. Pleurer l'objet aimé et s'honorer de répandre des larmes est quelque chose; mais ne pouvoir plus en verser sans rougir, trouver de la honte dans sa douleur, de l'avilissement dans ses regrets, contraindre tous les mouvements de son ame, et

se voir forcée de haïr lorsqu'il étoit encore permis d'aimer, c'est le plus cruel de tous les supplices. Je l'éprouve, ma chere amie, cet horrible déchirement d'un cœur où l'amour fait place au mépris ; et je vois qu'incapable d'indifférence je ne le suis pas de sentir la haine. Grands dieux ! est-il possible qu'Aza fût destiné à me faire connoître cet affreux sentiment ! Je n'aurois jamais cru qu'il pût entrer dans mon ame, et surtout qu'Aza pût l'y faire naître : mais aussi comment aurois-je pu prévoir un tel degré d'avilissement et de bassesse dans celui qui étoit le modele de toutes les vertus ? Ah ! sans doute il les devoit à l'amour, puisque du moment où il l'a trahi il est devenu vil, et plus coupable mille fois que ceux dont le cœur est préparé dès l'enfance à tous les vices du luxe et de la corruption.

Mon amie, je vous épargnerai les détails affligeants que j'ai appris, ils révoltent et fatiguent mon ame ; et puisque les torts d'Aza sont tels que Zilia ne peut ni en douter ni leur trouver d'excuses, et qu'elle n'a plus que le choix de l'oubli ou de la haine, elle va chercher à chasser de sa mémoire un être qui ne peut plus exister dans son cœur que par le mépris et la honte de l'avoir aimé.

Votre généreux frere va donner encore quelques jours à l'amitié, et ira ensuite vous joindre. Si vous saviez quelle délicatesse et quelle grandeur d'ame il a déployées dans cette occasion, comme il cherchoit à modérer mon indignation, à adoucir le passage affreux de l'amour au mépris ! Ah ! mon amie, tous les jours il ajoute à ma reconnoissance et à mon admiration ; et si je vous aimois

moins, je vous envierois le bonheur d'avoir un tel frere.

Adieu : je suis fatiguée ; mon ame, qui commençoit à s'engourdir dans sa mélancolie, est bouleversée, agitée par tous les sentiments nouveaux qu'elle vient d'éprouver : il semble que j'aie changé d'être, tout est étranger dans le cœur de Zilia, et de toutes ses sensations habituelles il n'y existe plus que son amitié pour vous.

LETTRE XLVIII.

A Céline.

Zilia veut en vain se condamner à une insensibilité absolue. Comment Déterville la fait renoncer à cette résolution.

Vous me demandez, ma chere amie, de vous expliquer tout ce qui s'est passé dans mon ame depuis le dernier assaut que j'ai eu à soutenir : hélas ! je n'en sais rien moi-même, et vous faites bien de ne m'interroger qu'aujourd'hui : c'étoit un bouleversement total de tous mes sentiments, c'étoit un chaos inexplicable ; ma tête étoit remplie d'une foule d'idées qui se succédoient avec tant de rapidité

que je n'en pouvois saisir aucune ; et quand je vous aurois écrit plutôt, en vous peignant la Zilia du jour de ma lettre, ce n'auroit pas été la Zilia de la veille, ni peut-être celle du lendemain : tantôt c'étoit une mélancolie sombre et un absorbement entier de toutes mes facultés, tantôt une agitation désordonnée de mille sensations bizarres : quelquefois je réfléchissois sur ma destinée tout aussi froidement que j'aurois examiné celle d'un autre ; bientôt après, mon imagination m'égaroit de nouveau, et venoit rompre le cours de mes idées ; et changeant ainsi successivement d'impressions, je n'avois pas un moment de repos.

Affreux et bizarre assemblage de gloire, d'honneurs, de félicités, puis d'esclavage, de mépris, d'abandon ! j'ai tout connu, et pourtant je ne suis

qu'au printemps de mon âge. Que m'est-il donc réservé pour achever ma carriere ? trouverai-je enfin un état calme, un état exempt d'orages? C'étoit, ma chere amie, l'objet de tous mes vœux, de toutes mes recherches. Je l'avois dit à votre frere, et nous travaillions ensemble à ce but desiré. Ce travail m'avoit rendue plus tranquille; et je commençois à croire que si cette étude continuoit, nous deviendrions dignes d'être comptés au rang des sages que vous appelez vos philosophes. Quelquefois, à force de nous occuper des grands objets de leurs méditations, auxquelles Déterville m'avoit obligée de me livrer avec lui, nous devenions si petits en reportant nos yeux sur nous-mêmes, que nous trouvions que ce n'étoit pas la peine de nous en occuper. Je me suis crue d'abord capable d'arriver

à une indifférence totale de mon être ; mais votre frere m'arrêtoit, et, tout en cherchant à me rendre indifférente pour le passé, où je ne puis voir que des chagrins, il ne vouloit pas que je le fusse pour l'avenir, ni qu'une apathie absolue me rendît incapable de trouver encore quelques jouissances dans la vie. Je vous avoue que j'ai souffert impatiemment cette contradiction de sa part, et enfin hier nous nous sommes disputés vivement là-dessus. Je voulois m'en tenir à une existence purement machinale ; et, soutenant que mon cœur ne pouvoit plus avoir que des sensations douloureuses, je prétendois que tout ce qu'il pouvoit me souhaiter de plus heureux étoit l'insensibilité. — Mais, Zilia, m'a-t-il dit, est-ce que l'amitié affecte péniblement votre cœur ? — Oui, lui ai-je répondu, je ne veux plus rien

sentir ; toutes les fois que je me livre à un sentiment, tous les autres viennent à la traverse, et la peine l'emporte sur le plaisir.... Pardonnez ce blasphême, mon amie : je vous ai dit que la Zilia d'hier n'étoit pas celle d'aujourd'hui ; mais j'étois entêtée à soutenir ma these, et je croyois bien qu'après cela votre frere n'auroit plus rien à répliquer : mais, bon ! est-ce qu'on peut jamais avoir raison avec lui? J'ai cru un petit moment l'avoir vaincu ; il a changé l'objet de la conversation, et m'a tout simplement proposé une promenade. —Je le veux bien, lui ai-je répondu ; cela ou autre chose ; que m'importe? — Voulez-vous, m'a-t-il dit, que nous emmenions ces bonnes gens que vous avez arrachés à la misere ? les jeux des petits enfants vous donneront peut-être quelques distractions. — A la

bonne heure, cela m'est égal ... Et nous voilà tous cheminant, moi distraite et indifférente à tout, les bonnes gens tristes comme à leur ordinaire, et les petits enfants polissonnant devant nous. Votre frere dirige la promenade comme il lui plaît; et sans m'en appercevoir j'arrive au petit bois dans lequel précédemment j'avois fait la rencontre de nos compagnons.... Des cris d'étonnement et de surprise me tirent de ma distraction, ou plutôt de ma rêverie. Quel spectacle, mon amie! les bonnes gens prosternés, levant les mains au ciel, embrassant les pieds, les genoux de votre frere, qui, de son côté, fondoit en larmes, et les relevoit en les caressant. Je porte mes yeux sur cette habitation que l'orage avoit ravagée, je vois tout rétabli, et je devine la cause de cette joie imprévue. Il seroit

impossible de vous peindre tout ce qui fut dit, tout ce qui fut senti. Nous nous mettons tous à courir vers cette jolie maison ; et le pauvre vieillard eût été oublié si Déterville n'eût pensé à assurer ses pas en lui donnant son bras pour appui. Enfin, ma chere amie, j'arrive : nous n'avions pas besoin d'être conduits par votre frere pour tout voir, car le ménage se retrouva chez lui absolument comme il y étoit la veille de l'orage : chevaux, vaches, poules, détails de ménage, rien n'avoit été oublié. La femme veut me montrer les objets qui la regardent, le mari s'épuise en exclamations, la fille aînée veut me mener voir sa laiterie ; il n'y a pas jusqu'aux petits enfants qui ne peuvent concevoir comment ils retrouvent là tous les amusements ou les petits ouvrages de leur âge qu'ils avoient vus brûler. Enfin que

vous dirai-je? le nom de Déterville est dans tous les cœurs, et les douces larmes de la reconnoissance s'échappent de tous les yeux. Il arrive, ce digne bienfaiteur; c'est à qui le serrera dans ses bras. Ah! mon amie, je n'ai pas été la derniere à me placer près de son cœur; et je ne sais si, parmi tous les embrassements de la reconnoissance, il a distingué ceux de Zilia; mais sans doute ils n'étoient pas les moins vifs, car elle n'étoit pas la moins heureuse.

Céline! Céline! quelle maniere d'obliger! voilà la véritable bienfaisance: celle qui se borne à remédier au malheur n'est rien, c'est celle qui parvient à faire des heureux qui satisfait le cœur. Je n'avois fait que la moitié du chemin, votre frere l'a achevé. On croit tout faire en donnant de l'or; mais ce n'est pas assez

si la délicatesse et le sentiment ne donnent du prix aux bienfaits, et si la reconnoissance, au lieu d'être un devoir, ne devient un besoin du cœur.

Après avoir joui quelque temps du bonheur de cette intéressante famille, nous les avons laissés dans leur demeure, et nous avons repris notre route. Ah! mon amie, que le retour a été délicieux! de combien de sentiments heureux mon ame étoit remplie! Appuyée sur le bras de votre frere, il me sembloit que j'étois protégée par un ange : je le regardois avec attendrissement, avec respect; je me trouvois indigne d'un être si parfait; je me demandois comment j'avois pu acquérir des droits si constants à ses soins, à son intérêt. Oh! combien la reconnoissance est une douce chose quand on la doit à celui

qu'on aime et qu'on estime plus que soi-même !

J'ai eu tout le temps de faire ces réflexions : votre frere, qui sait si bien me tirer de moi-même, sait aussi fort bien m'y laisser quand il pense que ce qu'il pourroit dire est au-dessous de ce que je sens : aussi sommes-nous rentrés sans avoir dit une parole, et seulement nous retournant de temps en temps du côté de la petite maison. C'est moi qui ai rompu la premiere le silence. — Hé bien ! monsieur, notre these de tantôt ?... On ne peut donc jamais avoir raison avec vous ? et, qui pis est, il faut convenir soi-même qu'on n'a pas le sens commun ; car jamais vous n'en feriez appercevoir. Hé bien ! oui, dans ce moment je suis heureuse, très heureuse ; mon cœur a joui d'un bonheur pur et sans mé-

lange. Là! êtes-vous content? avez-vous encore peur de l'apathie...? — Ah! Zilia, je n'ai jamais craint que vous puissiez vous rendre insensible, mais j'ai voulu vous épargner des efforts aussi pénibles qu'inutiles. — Dites impossibles, monsieur, quand on est votre amie et celle de votre aimable sœur.

Mon amie, je vous montrerai ce que je sais capable de faire pour vous en engageant moi même votre frere à vous aller joindre : je lui rappellerai des projets que l'intérêt qu'il a pris à ma position semble lui avoir fait oublier. Je ne veux pas le priver plus long-temps du plaisir de vous voir, et prendre comme lui l'habitude de ne plus sentir les sacrifices qu'il me fait. A présent il a rempli tous les devoirs de l'amitié, il peut s'éloigner de moi sans crainte;

le souvenir de ses soins, et l'espérance de vous revoir ensemble, sont un préservatif certain contre toutes mes peines, et sur-tout contre mes beaux projets d'insensibilité.

LETTRE XLIX.

Au chevalier Déterville.

Zilia se plaint de son absence, et lui témoigne avec vivacité combien elle est sensible à tout ce qu'il a fait pour elle.

Savez-vous, monsieur, que je prétends à présent m'être acquittée de tout ce que vous avez fait pour moi, et que si je vous conserve de la reconnoissance, c'est que ce sentiment me plaît. Depuis que vous êtes parti, et il me semble qu'il y a déja bien long-temps, je me suis occupée à faire ce que sans doute vous n'avez jamais fait, à calculer, là, bien au juste tout ce que je vous devois. Il

m'a fallu, pour en faire un compte exact, remonter jusqu'à vos premiers bienfaits; mais, malgré le temps et les nombreux évènements dont ils ont été suivis, je vous assure que je n'ai rien oublié, et que même je n'ai pas eu besoin de mémoire pour cela. La liste a été longue, les articles nombreux, et le total de la dette immense. Mais, monsieur, j'ai quelque chose aussi à mettre dans la balance, et le sacrifice que j'ai fait en vous engageant à me quitter me paroît de force à lutter contre tous les vôtres; car plus j'examinois votre conduite envers moi, plus ce sacrifice se faisoit sentir : ainsi il se mettoit toujours en équilibre avec vos bienfaits; oui, monsieur, avec vos bienfaits. Je sais bien que ce mot vous déplaît, que je vous fâche; mais vous m'avez si souvent empêchée de

le prononcer, que je veux l'écrire tout à mon aise : il faut bien que je retire quelque avantage de votre absence; et c'en est un que de vous exprimer librement à quel point la reconnoissance est douce quand un cœur sensible l'éprouve pour un cœur vertueux. Je n'existe plus, monsieur, que par ce sentiment, c'est à lui que je dois tous ceux qui font le charme de ma vie; et il m'est si cher, que je regrette à peine les malheurs qui me l'ont fait connoître. Ah! bienfaisante divinité, nous devons te remercier même de nos infortunes, car il faut plaindre celui qui n'a jamais été consolé, et qui ignore le charme de la reconnoissance. Combien je serois heureuse de vous le faire éprouver à mon tour! Mais que pourra jamais pour vous une malheureuse étrangere, aban-

donnée, et qui se croiroit seule dans l'univers si Déterville n'existoit pas?

Permettez-moi cependant, je le répete, de compter pour quelque chose le sacrifice que j'ai fait à votre sœur, à vous, monsieur, qui sans doute desiriez vous rendre près d'elle. J'ai si bien pris l'habitude d'avoir en vous un soulagement à toutes mes peines, que je ne sais plus où trouver ce qu'il me faudroit pour me dédommager de votre absence : et d'ailleurs qu'est-ce qui pourroit m'en distraire? Si je jouis de ma charmante maison, de mes beaux jardins, à qui les dois-je? à vous. Si je me livre à quelques actes de bienfaisance, à qui ai-je l'obligation d'en avoir les moyens? à vous. Si je vais voir les bonnes gens dans leur petite maison, de qui me parlent-ils? de vous. Que j'aie recours à ma musique

ou à mes crayons, une romance de vous est sur le pupitre ou un dessin de vous sur le chevalet. Enfin, si je me repose sur moi-même, je trouve encore que c'est à vous que je dois ma santé, ma raison, ma liberté, ma vie; et si j'interroge mon cœur, c'est toujours vous que j'y vois. Ne croyez pas cependant, monsieur, que je me plaigne de vous rencontrer comme cela par-tout : hélas! tous les sentiments heureux que je puis éprouver, n'est-ce pas de vous qu'ils doivent venir? et n'ai-je pas à rendre grace au ciel de n'en plus connoitre d'autres? Que j'étois insensée lorsque j'accusois l'Être suprême de m'avoir condamnée a des douleurs éternelles! j'ignorois l'empire qu'a le mépris sur une ame vertueuse, et la révolution qui s'opere dans le cœur où il se fait sentir. Ah! ce n'est qu'à lui qu'il



Le don de ma main ne peut être que celui de mon cœur.

L. J. Lefevre inv. 1798. J. J. Coiny Sculp

appartient de vaincre des sentiments qui résistent aux efforts impuissants de la raison.

Vous m'avez promis, monsieur, de me donner souvent de vos nouvelles, et je vous rappelle cet engagement : les distractions du voyage, le plaisir de voir votre aimable sœur, pourroient bien vous faire oublier la pauvre Zilia; et puis, vous n'auriez qu'à vous imaginer qu'elle n'a plus besoin de vous, qu'elle est heureuse, vous l'abandonneriez peut-être encore, car vous méritez le reproche très rare de n'aimer vos amis que lorsqu'ils sont bien chagrins, bien tristes, bien maussades. Faudroit-il donc, pour vous plaire et exciter votre intérêt, qu'il m'arrivât d'autres malheurs? Ah! je n'en veux plus, je vous en avertis; et je veux, à votre retour, vous faire faire connoissance

avec une autre Zilia, avec une Zilia heureuse, et voir si vous serez content de votre ouvrage.

LETTRE L.

A CÉLINE.

Zilia se plaint à son amie des reproches qu'elle lui fait, s'inquiete de l'état de Déterville, dont elle ne croit plus devoir attribuer la cause à l'amour.

AH! mon amie, quelle lettre je reçois de vous! quels reproches amers! Comment avez-vous pu m'accabler de traits aussi déchirants? Vous plaire à m'alarmer sur ce que j'ai de plus cher au monde, et m'accuser des maux qui n'existent, j'espere, que dans votre imagination! Ah! sans doute, votre tendresse pour un frere vous a égarée; vous l'avez vu arriver

peut-être fatigué d'un long voyage, conservant encore sur son visage l'impression de tristesse que mes malheurs y ont gravée ; et, sans vous donner le temps d'examiner si vos craintes étoient fondées, vous m'accablez des plus durs reproches, vous me demandez compte de l'existence de votre frere ! Eh ! ne savez-vous pas qu'elle m'est un million de fois plus chere que la mienne?... Vous me rendez responsable des suites que pourront avoir les pénibles contraintes que je lui impose, et à vous entendre je suis coupable aussi d'avoir changé son cœur ; vous n'y retrouvez plus la même tendresse, il est distrait, préoccupé, et il n'a pas joui, en vous embrassant, d'un bonheur sans mélange : Céline, si je pouvois croire que vous avez écrit cette lettre avec réflexion, je me hâterois de me justi-

fier de toutes vos accusations, j'en appellerois à Déterville lui-même; il vous diroit si mon cœur est froid, ingrat, et quel empire a sur lui la reconnoissance. . . . Mais je ne m'abaisserai pas à une justification qui seroit aussi humiliante pour vous que pour moi; j'estime trop mon amie pour ne pas croire qu'elle reviendra de son erreur, et qu'elle vengera elle-même l'amitié outragée par un mouvement de vivacité dont les effets sont cruels, mais dont je ne puis blâmer la cause. Jamais Zilia, dût-elle en souffrir, ne pourra condamner le vif intérêt que mérite Déterville; et croyez que vos reproches, quelque pénibles qu'ils soient, m'occupent bien moins que vos alarmes sur la santé de votre frere. Que veulent donc dire ce teint pâle, ces yeux éteints, cet air sombre, cette démarche languissante? il

n'avoit rien de tout cela quand il étoit ici ; au contraire, depuis quelque temps la santé brilloit sur son front : autrefois son amour auroit pu expliquer ces simptômes, mais à présent à quoi les attribuer ? Mon amie, cela m'inquiéteroit bien si je n'avois l'espérance que vous exagérez ; et mes tourments vous montreroient à quel point je suis attachée à votre frere.

Vîte, une lettre, mon amie ; je ne vous demande ni réparation ni excuses ; il n'est pas en votre pouvoir de m'offenser quand votre injustice prouve votre amitié pour Déterville : mais donnez-moi de ses nouvelles, et souffrez que je me venge à mon tour de votre accusation par des reproches plus fondés. Vous avez un grand défaut, Céline ; celui de vouloir soumettre à votre volonté ce qui est le plus indépen-

dant, les sentiments du cœur. Dès que nous nous sommes connues, vous avez mis dans votre tête que je devois être l'épouse de votre frere, vous avez pensé qu'il avoit acquis sur moi des droits plus forts que l'amour, et que je ne pouvois me refuser à ses vœux sans faire preuve d'ingratitude : vous vous êtes trompée, mon amie ; la reconnoissance ne peut commander que des sacrifices possibles. J'aurois fait à votre frere celui de ma vie, mais celui de mon amour n'étoit pas en mon pouvoir. Et voyez, lui-même l'a-t-il exigé ? Ah ! non, sans doute... son cœur, trop digne d'en connoître l'empire, a reconnu qu'un sentiment qui maîtrise toutes nos facultés, qui anéantit notre raison, étoit plus fort aussi que la reconnoissance, et il s'est imposé l'effort sublime de servir une passion si contraire à son bonheur.

Tenez, mon amie, de tout de que votre frere a fait pour moi voilà ce qui excite le plus mon admiration.... Va, ... généreux bienfaiteur, ne crains plus pour moi le souvenir d'Aza, il ne me fait plus penser qu'à tes vertus, et elles sont plus grandes encore que ses crimes.... Quelle femme sur la terre oseroit se croire digne de toi? Ah! sans doute il n'en existe pas; et certes, ce n'étoit pas la Zilia dévorée d'une passion funeste, tourmentée de regrets, abymée de chagrins, qui eût voulu profaner l'auguste nom de ton épouse; tu méritois un cœur qui n'eût point été flétri par un amour malheureux, et le devoir de Zilia étoit de rester ton amie.

Que voulez-vous donc dire, ma chere Céline, en me parlant des contraintes que j'impose à votre frere? vous m'étonnez; depuis quelque temps

il me paroissoit au contraire franc et ouvert, et j'ai plus d'une fois admiré l'heureux effet de cette lettre que je lui ai laissé lire : il avoit quitté cet air gêné, contraint : une douce confiance, une aimable gaieté étoit établie entre nous, et ses manieres étoient si naturelles qu'il n'avoit sans doute plus rien à me dissimuler. Seroit-il un hypocrite assez habile pour avoir appris à se cacher même sans qu'on s'en apperçoive? Tranquillisez-moi là-dessus, je vous en prie, et bien vîte.

Dites aussi à votre excellent mari que je m'ennuie cruellement de votre absence, et que, s'il ne la fait pas cesser, je ne prendrai plus son parti quand sa méchante femme le fera enrager.... Oui, méchante, très méchante pendant tout le temps qu'il faut pour écrire une lettre; mais je

suis sûre que cela ne dure pas assez pour attendre la réponse, et que celle-ci va vous trouver la bonne et excellente amie de Zilia.

LETTRE LI.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

Zilia lui demande de lui expliquer une lettre obscure de Céline, et lui témoigne la crainte d'être moins aimée de lui.

COMME je me sais bon gré, monsieur, d'avoir bien jugé le cœur de notre chere Céline! je la connoissois assez pour savoir que, plus prompte encore à réparer qu'à offenser, il n'y a qu'elle qui puisse se plaindre de sa vivacité, et je ne me trompois pas en attendant une lettre d'elle le lendemain même de celle qui m'a fait tant de peine. Charmante Céline, que de graces! que d'agrément! et avec tout

cela quel bon cœur! Tout ce qui s'appelleroit défauts chez d'autres devient chez elle agréments; elle sait leur donner des charmes, et elle seroit mille fois moins aimable si elle n'avoit jamais tort.

Mais, monsieur, si par cette derniere lettre Céline a si bien réparé le mal que m'avoit fait sa précédente, si l'amitié est satisfaite, si, sur presque tous les points, elle ne me laisse rien à desirer, il en est un sur lequel je ne puis lui pardonner sa malicieuse obscurité, et qui me force à m'adresser à vous-même : sa lettre, dès qu'il y est question de vous, n'est plus qu'un entortillage interminable, où il y a de la malice, de la gaieté, de l'ironie, du contentement, et, au bout de tout cela, rien de clair sur votre santé. Je suis obligée de deviner d'un bout à l'autre. . . . et, en vérité,

Céline est quelquefois bien impatientante ! Et vous, monsieur, ne savez-vous donc parler que de moi ? Laissez donc là cette pauvre Zilia qui vous a tant chagriné, tant tourmenté ; et si vous voulez que vos lettres m'intéressent davantage, qu'il y soit question de vous. Auriez-vous pris l'habitude de me faire un secret de tout ce qui vous regarde ? ne suis-je plus votre amie ? ai-je perdu votre confiance ? Votre sœur, dans cette lettre énigmatique, me menace de ce malheur, et, qui plus est, me dit que je l'ai mérité, et que ce n'est plus qu'avec elle que vous pouvez ouvrir votre cœur. Elle ajoute qu'elle sera une confidente discrete, que je n'aurai pas l'explication du teint pâle et des yeux éteints, et que si son silence me déplaît, ce seroit sûrement bien pis si elle se permettoit de parler.

Et qu'est-ce donc qui peut être pire, je vous prie, que l'incertitude où elle me jette, et les plaisanteries dont elle accompagne son refus de s'expliquer? C'est par mes ordres, dit-elle, qu'elle est obligée de se taire! Zilia veut des amis auxquels elle puisse faire connoître tous ses sentiments; mais il faut qu'ils se gardent bien d'en user de même avec elle, car Zilia n'entend pas que l'amitié soit le privilege réciproque d'exercer une confiance sans bornes... Eh! mon dieu! qu'est-ce que tout cela veut donc dire? me suis-je rendue indigne du titre glorieux de votre amie? parlez, monsieur, parlez, je vous en conjure; et croyez que Zilia se détesteroit si elle avoit pu mériter d'être moins aimée de vous.

LETTRE LII.

Au chevalier Déterville.

Zilia se trouve heureuse de voir qu'il a conservé pour elle les mêmes sentiments, et cesse de s'offenser de son amour. Elle lui exprime les siens de maniere à y voir beaucoup plus que de la reconnoissance ou de l'amitié.

Il est donc vrai, monsieur, que vos sentiments pour moi ont résisté à tous les maux que je vous ai causés? Quel nom faut-il donc donner à un amour si pur, si généreux? C'est dans sa vivacité même, dites-vous, que vous avez trouvé la force nécessaire pour vous soumettre à mes vo-

lontés : et quel sentiment, ajoutez-vous, peut l'emporter sur la crainte de déplaire à l'objet aimé, et sur le respect que l'on doit au malheur? Ah ! Déterville, quel noble courage! quel sublime dévouement ! Comment, lorsque je déchirois votre cœur par la vive expression de mes regrets, ne paroissiez-vous ému que de mes peines ? Sans doute vous avez craint qu'en me laissant lire dans votre ame je cessasse de voir en vous un ami, un consolateur ; et vous saviez le besoin que j'en avois. Uniquement occupé de me rendre à la vie et à la raison, vous avez su maîtriser la passion la moins susceptible de l'être, et nul sacrifice n'a arrêté votre générosité ; je n'y puis penser sans éprouver l'enthousiasme de la reconnoissance. Cessez, Déterville, de me la défendre ; je l'éprouve de maniere

que tous les autres sentiments me paroissent froids auprès d'elle ; et je crois que si je vous obéissois je vous aimerois moins. Laissez , laissez-moi vous aimer comme vous méritez de l'être : et que vous fait d'appeler de telle ou telle façon le sentiment qui m'attache à vous, s'il est vrai que jamais on n'en éprouva de plus pur, de plus tendre, et qu'il absorbe si bien toutes les facultés de mon être , que je n'existe plus que pour vous? il doit satisfaire celui qui l'inspire, comme il rend heureuse celle qui l'éprouve. Non , Déterville , je ne consentirai jamais à appeler amour un sentiment qui n'a eu pour moi que des charmes , qui n'a pas cessé de faire mon bonheur , et qui ne s'est fait connoître à moi que par les plus douces jouissances; il n'aura pas le même nom que celui qui est accom-

pagné de douleurs, de larmes, de tourments et d'impostures, et ce n'est pas ma faute si je n'ai pu trouver dans votre langue un mot qui exprimât ce que je sens pour vous.

Comme j'ai bien fait, monsieur, de m'adresser à vous-même pour avoir de vos nouvelles! cette méchante Céline n'auroit pas manqué de me tourmenter par ses cruelles phrases ambiguës, car il faut absolument qu'elle se fâche contre moi, ou bien qu'elle s'en moque, et j'aurois été des siecles entiers à deviner le sens de ses plaisanteries. Dites-lui donc, monsieur, qu'il y a des occasions où elles ne sont pas permises. Aller m'inquiéter sur votre santé, sur vos sentiments! me dire que je ne mérite plus d'être aimée de vous! Peut-on rien voir de plus méchant? Eh! vraiment, je le sais bien que je ne mé-

rite pas les sentiments que vous avez pour moi, que je n'ai d'autres droits sur votre cœur que ceux que donne le malheur ; mais je sais aussi que dans une ame comme la vôtre la pitié est la source des plus tendres affections.

Vous ne me parlez pas de votre retour, Déterville ; il semble dans votre lettre que vous avez la crainte de m'avoir offensée. Ah ! comment pouvez-vous croire que Zilia, après avoir éprouvé celle de s'être rendue indigne de votre amitié et de votre confiance, puisse vous en vouloir de l'avoir détrompée ? Comme je suis fâchée d'avoir cru au prochain retour de Céline ! Si j'avois pu deviner que dans votre pays les affaires de famille fussent si longues à s'arranger, et que son pauvre mari fût encore si loin d'avoir terminé les siennes, il

y a long-temps que j'aurois été la retrouver. Mandez-moi donc, là, bien au juste, quand tout cela finira ; et si j'ai seulement le temps de faire le voyage, j'irai me réunir à tout ce qui m'est cher.

LETTRE LIII.

A CÉLINE.

Zilia vient d'apprendre que Déterville est ruiné. Elle reproche à Céline de lui en avoir fait un mystere, et part pour Paris afin de réparer les malheurs de Déterville.

AH! bon dieu! Céline, qu'est-ce que je viens d'apprendre? la cupidité, l'injustice, la faveur et l'autorité, viennent de mettre votre frere aîné en possession de tous vos biens, et de ceux de Déterville, et les dernieres volontés de votre injuste mere sont exécutées par je ne sais quel tribunal, au-dessus, dit-on, de la

loi ! Seroit-il possible que vous fussiez déja instruite de cette affreuse nouvelle lorsque vous m'avez écrit votre derniere lettre, et que l'éloignement de Déterville... Ah! grands dieux! quels soupçons s'élevent dans mon ame ! Expliquez-moi ces projets à demi dévoilés ; Zilia le veut, l'ordonne : elle connoît votre position ; c'est en vain que vous avez voulu lui en faire un mystere, elle a tout appris ; et ce n'est pas par vous, indignes amis ! Savez vous comment j'ai tout découvert? Les bonnes gens sont venus ce matin avec l'empressement de la douleur ; ils m'ont dit qu'un ouvrier qui avoit travaillé à rétablir leur habitation venoit de leur conter qu'ayant jusqu'ici négligé de se présenter chez l'homme d'affaires de votre frere, il y avoit été il y a deux jours, et que, pour toute réponse,

cet homme lui avoit dit : C'est bien au moment où nous sommes dépouillés de tous nos biens que nous pouvons te satisfaire ! va-t'en, tu es le trentieme que je renvoie d'aujourd'hui. Ah! Céline, si vous aviez vu ces pauvres gens, avec quelle vivacité ils me pressoient d'engager votre frere à reprendre ses bienfaits ; leur zele, leur empressement, vous auroient fait rougir de votre silence. Je leur ai bien dit que vous accepteriez leur don si cela étoit nécessaire, mais que j'avois avant eux le droit de vous obliger. Lorsque j'en ai été débarrassée, j'ai tout ordonné pour mon départ : je n'irai pas seule à Paris, tous les ornements du temple du Soleil m'y suivront. Ah! c'est bien alors qu'ils représenteront la Divinité, puisqu'ils viendront au secours de la vertu persécutée! Adieu, je pars ; dans quel-

ques heures je serai chez cet homme d'affaires négligent, j'acquitterai les dettes qu'il a laissé accumuler, j'en préviendrai les fâcheux effets; et après cela je serai tranquille, car je n'aurai plus affaire qu'à Déterville, et il ne m'a jamais rien refusé.

LETTRE LIV.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

Zilia se plaint, dans des termes qui ne laissent plus de doutes sur ses sentiments, du projet qu'a Déterville de parer aux coups de la fortune en prononçant ses vœux.

DIEU tout puissant, viens à mon secours, aide-moi à supporter la douleur qui m'accable ! Aurois-je jamais cru que les coups les plus déchirants pour mon cœur me viendroient de la main de Déterville ? Je sais tout, monsieur ; vos projets me sont dévoilés, la douleur de Céline l'a emporté sur la discrétion que vous aviez exigée d'elle, et elle m'a tout appris. Avez-vous pu

concevoir l'abominable dessein d'une séparation éternelle? et votre ame si grande, si généreuse quand il s'agit d'accabler les autres de bienfaits, devient-elle si petite quand il s'agit d'en recevoir, que vous aimiez mieux abandonner vos amis que de tenir quelque chose d'eux? Le voilà donc, ce Déterville que je croyois si parfait! un revers de fortune a changé son cœur, il calcule froidement l'affreux dessein de quitter sa sœur, d'abandonner son amie à des regrets, à des douleurs éternelles; et il appelle cela un devoir! Ah! si c'étoit un devoir, pourquoi m'avez-vous arrachée à ma destinée? je serois déja morte, et je n'aurois pas à endurer le plus sensible, le plus cruel des outrages. Étoit ce un devoir de me rappeler à la vie pour me livrer ensuite à une existence mille fois plus affreuse?

Non, monsieur, cela ne sera pas ; vous n'empoisonnerez pas par une seule action tout ce que vous avez fait pour moi. Reprenez vos bienfaits, si vous rougissez d'en recevoir de Zilia ; ils lui deviennent insupportables, elle ne veut plus rien vous devoir ; et c'est vous dire qu'elle renonce au bonheur, aux richesses, à la vie, à tout enfin, puisqu'elle ne jouit de rien qui ne vienne de vous. Serez-vous heureux, dites-moi, votre conscience sera-t-elle tranquille quand vous apprendrez à Malte le déplorable sort de votre amie ? Vous entendrez la voix du remords, je vous en avertis ; il vous criera : Regarde cette malheureuse qui traîne une vie odieuse, languissante ; c'est ta main qui, trop lentement encore, la conduit au tombeau. Prévenez des reproches si amers, monsieur ; descendez dans

votre cœur pendant qu'il en est temps encore ; n'étouffez pas par une fausse délicatesse des sentiments plus vrais. Comment ! vous aurez exercé vis-à-vis de moi tous les droits de l'amitié, vous m'aurez fait contracter tous les genres d'obligations ; et je ne puis en agir de même avec vous ! Mais s'il est doux, s'il est glorieux d'inspirer de la reconnoissance, peut-il être humiliant de l'éprouver ? Ah ! non, monsieur, vous pouvez m'en croire ; graces à vous, je connois bien ce sentiment, et je puis vous assurer qu'il n'y a point de délices comparables à voir dans la même personne son ami et son bienfaiteur : c'est réunir dans le même objet les plus heureuses affections de l'ame. Laissez-moi vous enchainer par ce nouveau lien ; Zilia n'a craint aucun de ceux qui l'attachoient davantage à vous, et Déter-

ville ne doit pas redouter de les rendre réciproques.

Et d'ailleurs, monsieur, puisque vous me forcez à calculer ma fortune, personne ne sait mieux que vous combien sera léger le sacrifice que votre position exige, en comparaison des immenses trésors que vous m'avez conservés. De tous les ornements que j'ai fondus, il n'y aura qu'une très petite partie employée à acquitter vos dettes. Je suis maîtresse de mon or, j'espere ; et puisque vos créanciers veulent bien le prendre, et me rendre tous ces maudits papiers avec leurs noms au bas, cela ne vous regarde pas, et ce soir personne n'aura plus rien à vous demander.

Il y a encore une chose que vous ne pouvez pas m'empêcher de faire : j'ai déja vu votre avare frere ; ah ! le vilain homme ! comme sa figure s'est

animée devant le monceau de pieces d'or que je lui ai porté! On m'avoit dit qu'il m'en restoit bien plus qu'il ne falloit pour racheter tous vos biens, j'ai été lui offrir tout ce qu'il a voulu, mais il a fallu que des gens de loi se mêlassent encore de cela. On a dressé un écrit que nous signons demain, et demain à midi tous vos biens sont à moi : à vous, monsieur, entendez-vous ? je le veux absolument ; il ne sera pas dit que dans tout ceci vous m'aurez donné plus de peine qu'un frere avare, et que des gens d'affaires de toute espece. Et ne voilà-t-il pas un grand sacrifice, pour que vous le refusiez? De quoi me serai-je privée? de ces inutiles ornements dont je ne faisois rien, que je ne regardois seulement plus : et ma belle, ma charmante, ma délicieuse terre ne suffit-elle pas à mes besoins

comme à mes jouissances? c'est la seule chose à laquelle je sois attachée. Soyez sûr aussi, monsieur, que vous aimerez davantage les vôtres en les tenant de Zilia, et ne faites pas comme ces gens froids qui ne craignent la reconnoissance que parcequ'ils sentent leurs cœurs incapables de payer la dette. Déterville est si loin de leur ressembler, qu'il ne doit pas agir comme eux, et qu'il doit, en abjurant son erreur, ne plus outrager une amie qui cessera de vivre avant d'avoir cessé de l'aimer.

Montrez cette lettre à Céline, monsieur, je le veux, je vous l'ordonne; elle joindra ses prieres aux miennes, j'en suis sûre, et vous engagera à accepter ce que la main de l'amitié vous présente. Ah! oui, elle vous y engagera; les femmes ne savent point étouffer les plus tendres

affections par une misérable délicatesse, ni arrêter l'impulsion de leurs cœurs par de froids raisonnements; elles ne mettent pas un si haut prix aux dons de la fortune, qu'elles n'imaginent rien qui puisse les acquitter: et je m'en rapporte à Céline; demandez-lui si à présent elle se trouve malheureuse d'être enrichie par son mari.

Acceptez, monsieur, acceptez, je vous en conjure; et écrivez-moi tout de suite, que je sache si vous êtes encore mon ami. . . . Oh! doute affreux! comme il me fait souffrir!

LETTRE LV.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

Zilia, n'ayant pu vaincre sa résistance, lui offre sa main.

Hé bien ! monsieur, vous vous refusez donc à contracter envers moi la plus légere de toutes les obligations ; et, pour comble d'outrage, vous accompagnez votre refus d'expressions tendres et passionnées ; et vous voulez que je croie encore à un sentiment que votre conduite dément ! Vous desirez, dites-vous, conserver dans toute sa pureté le bonheur de m'avoir toujours obligée, sans avoir jamais rien ôté à mes jouissances ; vous ne voulez pas me

priver des charmes de la bienfaisance, et restreindre les moyens que j'ai de faire des heureux ; et quant à vous, il ne vous faut rien, absolument rien. Les besoins, ajoutez-vous, sont peu étendus quand ceux du cœur ne sont pas satisfaits, et on ne regrette point alors les jouissances d'une grande fortune, ni les plaisirs qu'elle donne. Avez-vous pu croire, indigne ami, que je me contenterois de ces mauvaises raisons? Non, j'y suis irrévocablement décidée, ma volonté est inébranlable, vous n'irez point à Malte. Comment! je verrois tranquillement Déterville, dépouillé de tout, obligé pour vivre de se consacrer à l'état qu'il avoit embrassé, traîner une vie misérable; je lui laisserois prononcer un serment forcé, et par conséquent imposteur; et moi je jouirois en paix

de tous ses biens ! Non . . . non . . . cette idée révolte ; cela ne peut pas être, cela ne sera pas : et puisque vous refusez ce que ma main vous présente, refusez-la donc aussi cette main que vous avez tant desirée, je vous l'offre ; et nous verrons si, après avoir craint d'être enrichi par votre amie, vous craindrez aussi de l'être par votre épouse. Ah ! Déterville, que vous êtes méchant ! Si vous saviez le mal que vous m'avez fait ! . . . Eh ! grand dieu ! à quelle existence vouliez-vous donc me condamner en vous éloignant de moi ? et que seroit devenue la pauvre Zilia si son cœur ne lui avoit pas dit : Attache-toi par des nœuds indissolubles l'être sans lequel tu ne peux plus vivre, la reconnoissance le veut, sa position l'exige, et, plus que tout encore, tes sentiments l'ordonnent ? Voilà

comment il a parlé pour vous, ce cœur que vous offensiez..... Ah! comme j'ai saisi le moyen qu'il m'indiquoit! J'ai toujours été si heureuse de l'écouter quand il prononçoit le nom de Déterville, que je n'ai pas balancé à lui obéir. Qu'il ne soit plus question, monsieur, de cette lutte où vous avez montré tant d'obstination : vous avez eu tort, Déterville, convenez-en; mais Zilia vous le pardonne, et même vous défend le repentir.

LETTRE LVI.

Zilia a son frere le mari de Céline.

Zilia lui exprime son bonheur, et lui raconte les circonstances de son hymen.

Est-il bien vrai, monsieur, qu'il me soit enfin permis de vous donner le doux nom de frere ! Après tant de trouble, tant d'agitations, je ne suis pas encore bien sûre de mon bonheur ; mon cœur ne peut suffire à la violence de tous les sentiments qu'il éprouve ; et ma raison, comme égarée par tant de félicités, se demande si l'état heureux dont je jouis n'est pas l'effet d'une illusion. Ah ! sans

doute quelque génie bienfaisant a réglé ma destinée, et un ange tutélaire a pris la figure de Déterville pour venir combler Zilia de prospérités.

Vous autres qui avez toujours été heureux, vous ne savez pas ce que c'est que le bonheur; allez le demander à ceux qui ont été infortunés; eux seuls savent sentir cet état de délices où l'ame jouit sans craintes et sans regrets, cet état où l'on peut avec sécurité rentrer en soi-même ou porter sa pensée au dehors, bien sûr que par-tout on verra le bonheur.

Savez-vous, mon frere, que je suis fiere de ma destinée? je ne puis me défendre d'un mouvement d'orgueil quand je pense que j'étois nécessaire au bonheur de Déterville. Ah! cher époux, époux adoré, sois bien sûr qu'il durera long-temps, si tu le

trouves toujours dans les sentiments de Zilia!

Que je vous remercie, mon frere, d'avoir encore ajouté aux charmes d'une telle union en faisant le sacrifice de vous séparer de votre charmante femme! cela ne durera pas long-temps, j'espere; mais, en attendant, je vous dois un récit qu'elle ne vous a sûrement pas fait, car elle prétend qu'elle n'a pas plus de cinq minutes par jour pour vous écrire; et puis elle ajoute, Pourquoi n'est-il pas venu? avec moi les absents ont toujours tort. J'ai des affaires aussi; n'a-t-on pas mille embarras quand on marie son frere? et d'ailleurs, si je lui en écrivois si long, il s'accoutumeroit peut-être à se passer de moi: ah! je ne veux pas de cela; tant mieux au contraire s'il s'ennuie bien fort. Et puis de rire, et puis de sau-

ter, d'embrasser son frere, de me serrer dans ses bras en répandant des larmes d'attendrissement. Voilà ses grandes affaires.

J'étois encore à Paris quand elle arriva avec Déterville : on ne se douteroit pas que dans un pays où l'on aime tant l'or il faille tant de peines et de formalités pour en donner ; cependant tout étoit terminé, mais j'attendois avec impatience une réponse, et mon cœur me disoit que ce n'étoit pas par lettre que je l'aurois. Ah ! mon frere, quel moment que celui où je vis arriver Déterville ! il avoit besoin d'être soutenu : appuyé sur le bras de sa sœur, ses jambes pouvoient à peine le porter, et je courus à lui pour lui éviter la moitié du chemin. Ne me demandez pas que je vous fasse le récit d'une scene que le cœur seul peut sentir.

Comment peindre tous les sentiments qui nous agitoient? nous ne trouvions point d'expressions pour nous les rendre, et elles me manquent aussi pour vous en faire le récit. Céline retrouva la premiere l'usage de sa raison. Hé bien! Zilia, me ditelle, puisque mon frere a perdu la parole, il faut que je vous dise .... Un moment, interrompit Déterville un peu revenu à lui-même, laissez-moi faire une question à mon adorable bienfaitrice. Dites-moi, Zilia, à quel sentiment je dois attribuer l'offre de votre main : est-ce une reconnoissance exagérée qui vous en fait un devoir? est-ce la pitié qui vous l'ordonne? est-ce un sacrifice que vous faites au bonheur de Déterville —? Je vous avoue, mon frere, que je n'étois point préparée à cette question, et je ne pus que lui ré-

pondre : Se trouve-t-on si heureuse quand on n'obéit qu'à un devoir, quand on ne fait qu'un sacrifice ? — Ah ! divine Zilia, reprit-il en me serrant la main, est-il bien vrai que ce n'est point seulement à mon infortune et à votre générosité que je dois ce bien précieux ? Rassurez un amant délicat qui ne veut devenir votre époux que par le choix de votre cœur, et dites-lui si Déterville, malgré ses richesses, eût obtenu le don de votre main —. La tournure de cette conversation m'embarrassoit, m'inquiétoit même ; les yeux de Déterville exprimoient la crainte, et il l'avoit fait passer dans mon ame : je lisois dans la sienne que sa délicatesse ne vouloit rien devoir qu'au sentiment, et refuseroit tout de la reconnoissance. Je n'avois rien fait si je ne lui prouvois que mon cœur, bien plus que mon



Et si j'interroge mon cœur c'est toujours vous que j'y vois.

L. J. Lefèvre inv. 1798. J.J. Coury Sculp.

devoir, avoit réglé ma conduite : alors je fus prendre dans mon secrétaire tous les titres d'acquisitions de ses biens, et je lui dis : Déterville, il ne tient qu'à vous de détruire vos soupçons ; voilà ce que le devoir et la reconnoissance vous offrent ; prenez... prenez.... vous allez me connoître et me juger. Il prit ces papiers. — Hé bien ! mon ami, vous voilà riche à présent, rien ne m'oblige plus à y joindre le don de ma main ; mais je vous l'offre aussi, et ce don-là ne peut être que celui du cœur — Ah ! mon frere, si vous aviez vu comme ce mot a dissipé toutes ses craintes ! il n'y avoit plus dans ses yeux que du bonheur, et je ne sais lequel de nous deux étoit le plus heureux. Pour Céline, qui avoit été sur les épines pendant toute cette explication, elle se livroit à une joie immodérée, et

je crois que si elle n'étoit venue nous distraire l'un après l'autre, nous serions restés dans cet état où toutes les facultés semblent anéanties par trop de bonheur. Mais avec elle peut-on jouir d'un long silence? il a fallu bien vîte parler d'affaires, s'occuper des préparatifs de notre union. — Allons, allons, mon frere, allez ici, moi j'irai là; chargez-vous de telle chose, moi je ferai celle-ci; et je vous garantis que, si vous me secondez, tout sera prêt dans trois jours. Effectivement elle eut raison; sa vivacité, l'empressement de Déterville, terminerent en aussi peu de temps tous les préliminaires de notre union. Comme je me sus bon gré d'en avoir applani les difficultés en écoutant les sages avis de Déterville! Il m'avoit fait sentir que la vraie philosophie respecte l'opinion, redoute d'afficher

une entiere indépendance, et je m'étois soumise depuis quelque temps à la religion du pays que j'avois adopté.

C'est dans ma terre que j'ai voulu prononcer le serment de mon bonheur, et nous y sommes tous arrivés le troisieme jour. J'y avois fait aussi mes petits préparatifs, mon frere; je voulois que mon ami y éprouvât une partie des jouissances qu'il m'y avoit données, et je réussis au-delà de mes espérances. . . . Il est vrai que je fus servie avec le zele de l'affection, et que mes ordres furent exécutés avec une célérité presque magique. Nous arrivâmes très tard, mille embarras ayant précédé notre départ; et à peine descendus de voiture, nous nous séparâmes. J'eus bien des choses à faire avant de penser au sommeil; et lorsque je fus sûre que toutes mes volontés avoient

été remplies, ce n'est point encore lui que je trouvai dans mon appartement. Ah! quelle est douce la solitude quand toutes nos réflexions sont des jouissances, toutes nos idées des sensations de bonheur; quand on peut laisser son imagination parcourir le cercle entier des félicités humaines, bien sûr qu'elle ne peut créer aucune illusion qui soit au-dessus du bonheur qu'on éprouve!

Enfin, mon frere, dès que le jour parut, j'allai mettre la derniere main à mes petits travaux; et lorsque tout fut prêt, Déterville fut éveillé, ou bien, si vous l'aimez mieux, averti de sortir de son appartement par des cris de joie où son nom se faisoit entendre. A peine est il dans la cour, qu'il se voit entouré d une députation immense des habitants de ses terres. Je n'avois pas eu besoin de leur faire

la leçon, leur cœur leur en disoit plus qu'ils ne pouvoient en exprimer : ils parloient tous à-la-fois ; mais comme ils disoient tous la même chose, ils se faisoient bien entendre. — Notre jeune maître, comment! nous avons manqué vous perdre! et qu'est-ce donc que nous serions devenus? qui est-ce qui auroit eu soin de nos vieux jours? qui est-ce qui auroit marié nos filles? où aurions-nous trouvé des exemples de vertus, des conseils, des consolations, enfin tout ce qui apprend à être meilleur ou à être plus heureux? Ah! bon dieu! où est donc votre généreuse amie, notre bienfaitrice, monseigneur, encore plus que vous, car vous n'avez jamais rien fait pour nous qui soit au-dessus de ce que nous lui devons —? Dans ce moment, mon frere, je m'avançai suivie d'une troupe considérable de mes habitants;

ce fut alors un train à n'y rien comprendre, et il falloit être émus comme nous l'étions tous pour trouver autant de plaisir à ce tumulte. Nos paysans s'embrassoient, se confondoient ; on eût dit que chacun retrouvoit un frere, un ami : et ces bonnes gens, ils ne s'étoient jamais vus; mais dans leurs transports ils crioient tous : Nous sommes à Déterville ! nous sommes à Zilia ! Dieu tout-puissant, tu nous béniras ; mais, avant tout, c'est pour eux que nous te prierons : qu'ils soient heureux ! qu'ils soient heureux — ! Enfin un respectable pasteur, le doyen de nos curés, s'avança et mit fin à cette touchante ivresse : nous fûmes conduits en triomphe à la paroisse ; et la, mon frere, là, ma bouche prononça l'engagement que mon cœur avoit déja pris de ne plus vivre que pour mon adorable ami.

Après la cérémonie, Céline. son frere et moi, nous nous éloignâmes pour quelques instants de cette bruyante joie; et, assis tous les trois dans un bosquet reculé, nos larmes, nos embrassements ratifierent nos serments. Quel délicieux moment, mon frere! comme je jouissois à-la-fois et de l'oubli de mes malheurs passés, et de mon bonheur présent, et de mon heureux avenir!... Non, je n'aurois pas cru qu'il fût possible à Zilia d'être si fortunée.

Cependant notre tumultueuse société s'étoit répandue dans les jardins, des tables avoient été dressées, et chacun y trouva sa place; l'ordre, la décence, la gaieté, régnoient partout. Les bonnes gens de la petite maison, comme les plus anciens de nos amis, en faisoient les honneurs, et chacun d'eux avoit une table à gou-

verner ; nous en fîmes le tour ; dans tous les yeux nous vîmes le bonheur et le sentiment, et le repas se termina par des chansons que nous ne pouvions manquer de trouver bonnes, puisque les noms de Déterville et de Zilia s'y trouvoient sans cesse répétés. Des danses, des jeux, acheverent la fête ; et à la fin du jour chacun s'en alla heureux et content. C'est alors, mon frere, que, rentrés dans l'intérieur de la maison, je me réservois de montrer à Déterville depuis combien de temps mon cœur étoit occupé de lui. Il s'attendoit que nous allions passer dans mon appartement ordinaire, et il en prenoit le chemin. — Où allez-vous donc, mon ami ? lui dis-je ; Zilia n'est pas chez elle aujourd'hui, vous la trouverez chez son mari. Mais je vous vois embarrassé ; vous ne savez pas où il demeure, je vais vous

y conduire —. Alors, mon frere, je le menai à un appartement élégamment décoré et éblouissant de lumieres : rien de ce qui peut flatter un homme de goût n'y avoit été oublié. Déterville, touché des soins délicats et de la recherche que j'avois mis à embellir sa nouvelle demeure, étoit interdit de surprise et de joie.

Hé bien! mon frere, dit Céline, est-ce comme cela que vous faites les honneurs de chez vous? allons donc, je veux tout voir. Alors il fut ouvrir la porte d'un cabinet qu'il ne reconnut pas d'abord, c'étoit celui où il avoit placé jadis tous les ornements du Soleil, et qui étoit maintenant attaché à son appartement : tout y étoit changé. Vous vous rappelez sans doute que Déterville y avoit fait peindre l'histoire des cérémonies de la ville du Soleil; c'est

à présent l'histoire de Déterville et de Zilia qui est représentée sur les murs. J'ai peint Déterville arrachant Zilia aux barbares Espagnols ; puis on le voit prosterné aux pieds du lit de Zilia pendant sa maladie dans le vaisseau, puis lui donnant son heureuse retraite, puis se sacrifiant lui-même à son bonheur. Enfin ma main y a consacré toutes les preuves de sa générosité, toutes les marques de son amour, tous les traits de sa bienfaisance. L'aventure de la petite maison détruite par l'orage n'y a point été oubliée, car elle fait époque dans le cœur de Zilia ; et le temps m'ayant manqué, j'ai fait achever par des mains étrangeres toutes les scenes qui nous ont insensiblement amenés aux pieds des autels. Mon frere, je n'entreprendrai pas de vous peindre les transports de

Déterville ; c'est là qu'il vit à quel point je l'aimois, puisqu'il reconnoissoit que tous mes moments de solitude n'avoient été employés qu'à m'occuper de lui, et à effacer tout ce qui n'étoit pas lui. — Adorable amie ! me dit-il en me serrant dans ses bras, ce cabinet n'échappera pas à sa premiere destination, et tu es la divinité tutélaire qui y sera l'objet du culte de ton heureux époux ! — Mon ami, lui dis-je, nous nous y rencontrerons donc souvent : car c'est bien à présent qu'il représente tout ce que j'idolâtre, ton amour, tes vertus, toi enfin... Pendant toute cette soirée, mon frere, il ne nous fut pas possible de sortir du cabinet ; nous y trouvâmes l'aisance, la confiance, la gaieté que donne la plus douce intimité, que donne, j'ose l'avouer, le sentiment le plus tendre et le

mieux partagé ; et Zilia dans les bras de Déterville ne trouva plus dans son ame que l'ivresse du bonheur. Ne croyez pas cependant, mon frere, que notre petite société n'eut rien à desirer : vous y manquiez beaucoup, mais l'espérance adoucissoit la privation ; et puis d'ailleurs nous pouvions parler tout à notre aise, et sans faire rougir votre modestie, de vos rares qualités, et la-dessus Céline étoit intarissable : votre esprit, votre amabilité, votre caractere indulgent et bon, votre conduite dans vos affaires, l'esprit de désintéressement et de conciliation que vous y déployez, tout cela étoit un ample sujet d'éloge. Je vous assure qu'elle s'en acquittoit bien, et qu'elle y mêloit des regrets de vous avoir quitté qui faisoient un contraste parfait avec le plaisir qu'elle témoignoit ensuite

en nous embrassant. Faites bien vîte cesser, mon frere, cette lutte de deux sentiments si contraires, car je ne répondrois pas qu'elle pût s'en tenir de faire ses paquets; et vingt fois déja elle auroit demandé des chevaux si je ne l'avois forcée à relire votre derniere lettre, où vous lui annoncez votre retour très prochain : mais prenez garde à vous si elle en reçoit une où il y ait seulement un retard de vingt-quatre heures; la voilà partie, vous la trouverez en route, et toute prête à vous gronder de ce que vous aimez mieux vos parents chicaneurs que votre femme.

Adieu, mon cher frere, adieu; aimez comme elle vous aime l'heureuse, la trop heureuse épouse de Déterville.

FIN.

TABLE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.





